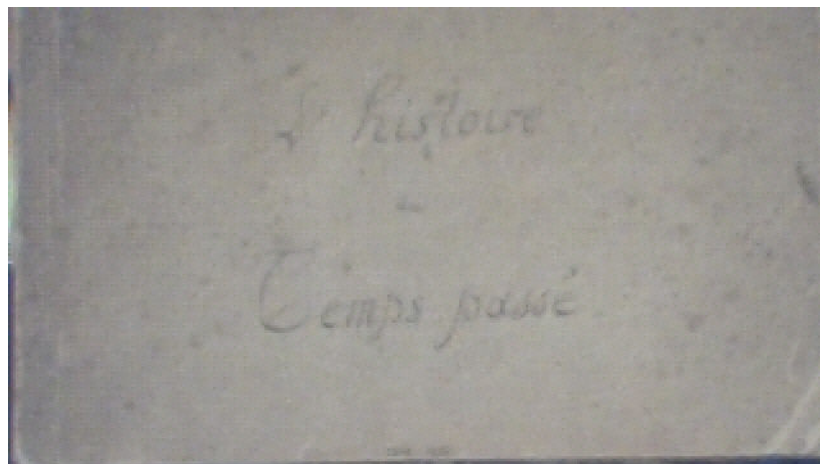


L'histoire du temps passé

1843 - 1872

Alexis HENNEQUIN



PREFACE

L'histoire du Temps passé a été écrite par Alexis HENNEQUIN, né à Nancy (54) en 1843, décédé en 1909, issu du mariage de



Jean-François HENNEQUIN, tailleur d'habits, né à Thimonville (57) en 1815 et décédé à Nancy (54) en 1885,

Et de Marie Rose PONCET BIJONET cuisinière et lingère, née à Belleydoux (01) en 1812 et décédée à Morhange (57) en 1855.

Il était le frère de Joseph, Jules et Marie.

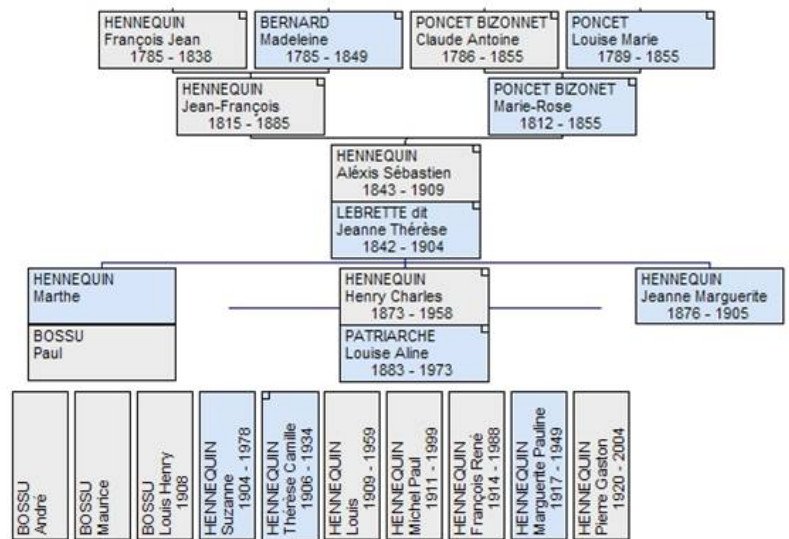




Il fut l'époux de Mathilde LEBRETTE, DITE LATOUR
et le père de :
Jeanne 1876 – 1905 sans descendance
Marthe épouse Paul BOSSU
Henry 1873 - 1958

Il est en outre le Grand Père de :
Chez Henry HENNEQUIN, époux
de Louise Patriarche, Suzanne, Thérèse,
Louis, Michel, François, Marguerite et
Pierre.

Chez Marthe HENNEQUIN,
épouse BOSSU, André, Maurice et Henri.



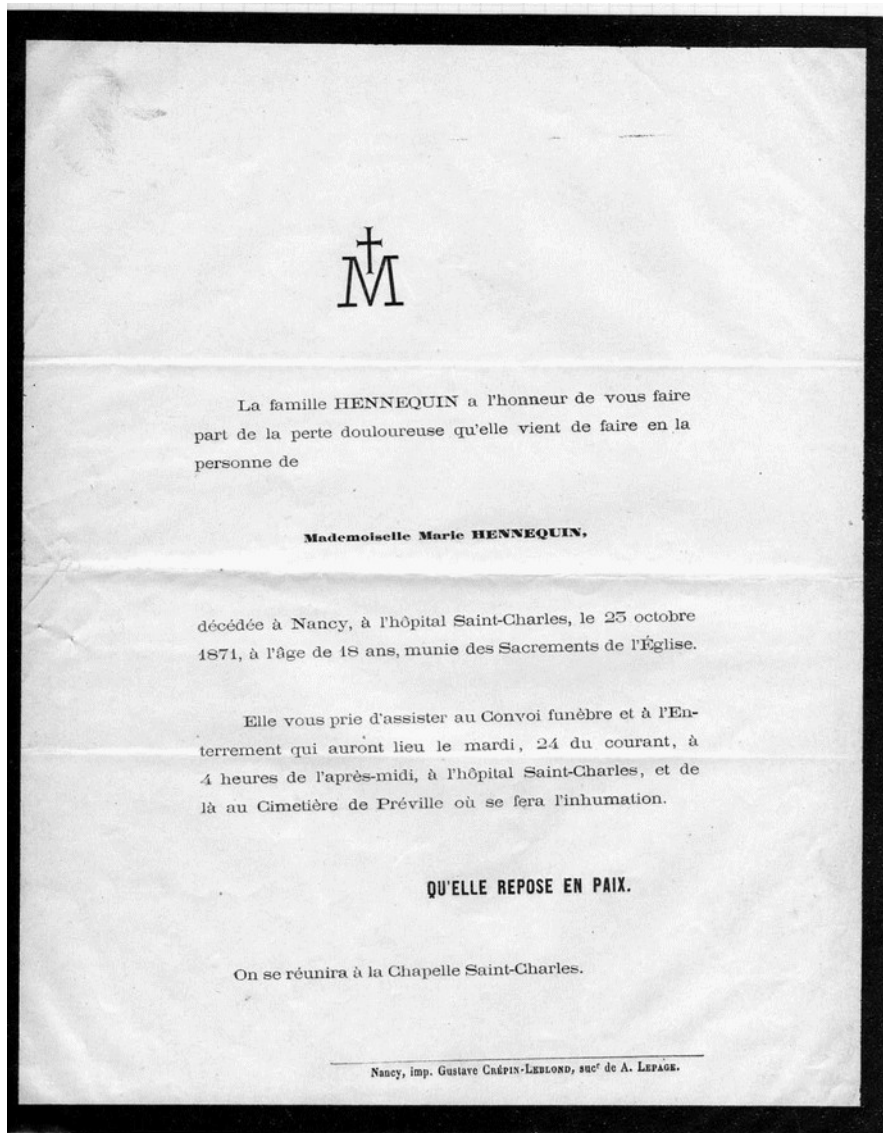
Le récit évoque une jeunesse peu heureuse auprès d'un père très dur et égoïste, d'une mère malade qui disparaît tôt. Après un début à 17 ans dans le notariat pendant 6 ans, il tire un mauvais numéro et sera soldat de 1863 jusqu'en mars 1870 où il décide de quitter l'armée, avec un grade de sergent major, pour se diriger vers la Recette des Finances à Bonneville.

Immédiatement rappelé en Juillet 1870, il rejoint le 28^{ème} de ligne qui se retrouve, dans les premiers jours d'août, dans la région de Reishoffen en face des Prussiens pour la célèbre bataille¹, à l'issue désastreuse pour l'armée française, dont il donne son témoignage. Il sera fait prisonnier et envoyé à Eichstadt en Bavière et incarcéré au fort de Willibald le 10 août 1870. Plus tard il sera transféré à Ingolstadt.

Il anticipera sa libération de 8 jours, le 11 juin 1871, en se joignant à "un régiment qui n'était pas le sien et en prenant un nom déguisé".

Rentrant dans sa famille, il découvre que sa plus jeune sœur délaissée par son père est dans la détresse. Elle mourra peu après à l'âge de 18 ans.

¹ En voir le descriptif en annexe



Ce récit est contenu dans un livret de format 21x13 cm, de couverture en papier épais, composé de feuilles non numérotées d'origine diverses et très fines. On distingue sur ces feuilles soit de fines lignes imprimées, soit différents types de gaufrage verticaux ou horizontaux, soit la feuille est totalement vierge de toute marque. Le format des pages n'est pas rigoureusement identique. Le tout donne l'impression d'un livre constitué sur feuillets récupérés puis retailés et monté après coup car le texte se termine exactement sur la dernière page.

Reliage probablement par collage. De plus, une longue surépaisseur sur le brochage semble indiquer la présence d'une agrafe ou fixation.

Texte écrit au recto uniquement, à l'encre noire d'une écriture rapide inclinée vers la droite, pas toujours très lisible.

Curieusement, sur la dernière page de couverture est collée une vignette de format 10x5 cm avec une gravure représentant une scène familiale dans la nature : taille, cueillette. Sans doute encore une récupération sans rapport aucun avec le texte.

Ajouts de Jean-Paul et Denise Mestre, Xavier Hennequin, mars 2007.
Photographies prises par Bernard et Jacqueline Hennequin en 1995.

L'HISTOIRE DU TEMPS PASSE

1843 - 1872

Je suis né en 1843. Tous mes amis, ceux que j'appelle "les sincères" le savent, et connaissent mon origine et mon pays.

Mon père, durant les dures épreuves de 1848, quoique pauvre mais honnête ouvrier, mérite à cette époque des louanges.

Malade, alité, pouvant à peine s'agiter, il s'abîmait et compromettait gravement sa santé, déjà en danger, en travaillant sur son lit de douleur pour gagner le pain de ses enfants. Il endurait cette vie de privations pendant ce moment où la cherté du vivre était si grande. Malgré le fardeau qui l'accablait alors, il a pu, grâce à Dieu, sortir de la crise dans laquelle il était plongé, et sa santé s'est rétablie depuis et paraît, heureusement, l'être pour longtemps. J'en remercie ici l'Etre suprême.

En commençant ce petit récit, les premières louanges que j'adresse sont à mon père ; bien malheureusement il me sera peut être désormais, impossible de lui faire un pareil compliment.

Ma mère, à cette même époque, avait assez d'occupation de nous prodiguer ses bons soins, vaquer à son ménage ; peut être aidait-elle encore, quand elle le pouvait, mon pauvre père dans sa tâche. Elle était ce qu'on appelle une bonne et tendre mère, toujours l'oeil porté sur ses enfants, prévenait nos moindres désirs, et s'empressait toujours, quand elle le pouvait, de les satisfaire à sa grande joie. En somme, elle n'avait qu'une seule chose en vue le bonheur de ses enfants dont j'étais l'aîné.

Je ne m'étendrai pas sur cette période de mon enfance. Je n'y vois pas de faits bien importants à développer depuis le jour de ma naissance jusqu'au jour où je quittai le toit paternel pour rester à la campagne chez mon grand-père. Cependant je dirai brièvement ce qui est resté le plus particulièrement gravé dans mon esprit.

J'avais trois ou quatre ans, j'étais timide et craintif, le vent était une de mes principales craintes. Lorsqu'il soufflait avec un peu plus de violence qu'à l'ordinaire je me cramponnais soudainement à la robe de ma mère, l'implorant de ne pas aller plus loin, et je me mettais à pleurer comme je ne pourrai jamais plus pleurer.

Une statue qui est très populaire dans ma ville natale me produisait les plus grandes conjectures, tellement qu'un jour, encore sur le bras de ma mère, je jetai avec colère sur la statue le petit gobelet que j'emportais à la promenade comme pour jeter un défi à la gloire de l'illustre personnage qu'elle représente.

J'aimais beaucoup les soldats, je suivais les tambours chaque fois que je les entendais battre et j'admirais le tambour major, non sans quelque peur de m'approcher de l'homme colossal. J'assistais souvent avec bonheur aux exercices de la garde nationale.

Vers la fin de 1849¹, ma mère allant voir ses parents² fut bien aise de m'emmener avec elle à Morhange, elle me garda en compagnie 7 ou 8 jours pendant lesquels je ne m'ennuyais pas. Je craignais les animaux de toutes espèces élevés par mes aïeux. Je n'osais pas m'approcher quoique accompagné. Ce changement de tableau, je ne le comprenais pas facilement. Je demandai cependant à ma mère de nous en retourner.

¹ Alexis a alors 6 ans

² Claude Antoine Poncet Bijonet et Louise Marie Poncet Montange provenants de Belleydoux (01)

Elle me le promit, mais nous allons voir comment elle mit sa promesse à exécution. Elle chérissait de me voir dormir à son côté et ne fermait les yeux que quand elle jugeait que j'étais bien en plein sommeil.

Sachant que je dormais bien le matin, elle sut en profiter pour s'en retourner seule dès l'aurore et me laisser ainsi aux soins de sa sœur, ma tante Marie.

Je m'éveillai à l'heure accoutumée, mon premier soin fut, selon ce que ma bonne mère m'avait appris, de lui dire "bonjour maman" mais ce mot resta sans réponse. Je regardai autour de moi, plus de mère; elle était partie. Je me mis à pleurer en criant "Maman". A ce cri, ma tante Marie gravit bientôt l'escalier et vint me consoler. "Maman est allée à Nancy, mais elle va revenir" dit-elle, mais cela ne me consola guère. Ce mot "ta maman est allée à Nancy" me grossissait le cœur. Je n'aimais et ne connaissais donc que ma pauvre mère.

Durant 8 jours, mes larmes ne cessèrent de couler, et je ne m'arrêtais pas de la réclamer. Pourtant ma tante Marie parvint à me distraire de sa mémoire et me fit l'oublier insensiblement, de telle sorte qu'au bout de quelques mois je ne pensais plus guère à ma mère, et avec cela l'habitude de la campagne me devint acquise.

En grandissant mes parents m'envoyèrent à l'école. J'appris vite à lire et à écrire. J'aimais peu à faire des bâtons, j'appris l'arithmétique, un peu de géométrie et un brin d'algèbre, la géographie, la grammaire et l'histoire me plaisaient davantage. L'instituteur négligeait cependant un peu l'histoire de France. Je fis des progrès en écriture et en orthographe, je parvins à l'âge de 11 à 12 ans à être un des premiers élèves de l'école. J'étais content lorsqu'on nous faisait faire une narration soit sur le sermon prononcé par M. le Curé de la paroisse, soit sur un sujet quelconque.

Dans le classement de mérite, je n'étais jamais le dernier. A l'approche du nouvel An, j'étais heureux de rédiger un petit compliment de bonne année à l'adresse de chacun de mes parents, parce que je ne dédaignais pas les étrennes. Je pense au grand St Nicolas, patron des enfants, que j'aimais bien pour ce qu'il m'apportait, mais il n'oubliait jamais un petit paquet de verges parce qu'il savait bien que je n'étais pas toujours sage.

A 10 ans, je fis partie des élèves qui préparaient leur 1^{ère} Communion. Je devins fort au Catéchisme. Je reçus quelquefois des images. J'apprenais la Passion d'un bout à l'autre, non sans peine, car il fallait être courageux, et avais bien l'intention de contenter mes parents, et surtout M. le Curé. Quand celui-ci l'était les parents l'étaient aussi.

Le Vicaire de la Paroisse qui m'affectionnait particulièrement m'employait quelquefois à écrire chez lui. Je fis, sous sa direction, en 1854, le tableau des fondations de la paroisse qui existe encore aujourd'hui à la sacristie.

Le maître d'école aussi ne marchandait pas pour une dictée farcie d'actes de l'état civil et me faire copier le budget de la commune. Pour m'encourager, il me dicta un jour une pétition à l'Empereur. Croyez-vous que j'en étais fier alors.

Tous les ans, pendant le temps des vacances, et jusqu'au 1^{er} septembre, je conduisais les bestiaux aux champs. Nous étions toujours un petit groupe où nous nous amusions à toutes sortes de jeux. Nous étions heureux d'établir une balançoire avec deux saules que l'on choisissait sur le bord d'un ruisseau. On faisait fléchir deux fortes branches que l'on attachait par la tige au moyen de liens de joncs, on faisait ensuite un siège avec les mêmes joncs, puis on fixait une corde à chacune des branches formant la balançoire, et tour à tour, on en essayait la force. S'il était reconnu solide on se mettait hardiment à l'oeuvre, celui qui parvenait à se balancer le plus haut devenait le phénix de la Société. On se disputait quelquefois le prix M ...

mais s'il y avait une rixe elle était généralement sans gravité. On allait aussi chercher les jeunes filles qui gardaient les troupeaux un peu plus loin, et on leur offrait la place sur le siège qu'elles ne refusaient jamais.

On ne craignait pas alors, malgré leurs cris quelquefois perçants, de les faire balancer s'il eut été possible jusqu'à la voûte du ciel, et si l'on eut pu parvenir à leur faire faire le cercle, c'est à dire le double tour, certes aucun de nous n'aurait dit non.

Un autre jour, quand on était fatigué de la balançoire, on jouait à la "Zoïe" et la place, à la fin de la partie, n'était plus prairie mais ressemblait à un cercle battu à la dame. Il n'y paraissait plus que quelques brins d'herbes épars aussi, reconnaissait-on aisément la place le lendemain. Lorsque la pâture devenait rare, on demeurait toute la journée sans reconduire les bestiaux à la maison et chacun apportait ses provisions pour faire une petite popote en commun. On creusait de petits fours à proximité d'un buisson. On y allumait du feu, et alternativement on se chargeait de son entretien. Omelettes, pommes de terre frites ou à la croque au set, lard grillé, etc. ... composaient nos repas répétés plusieurs fois dans la journée.

Qu'il était beau le temps de l'adolescence où aucun souci ne venait nous émouvoir. L'air pur et sain de la campagne mêlé à nos jeux enivrants favorisait notre santé, et nous rendait alertes et souples sans le physique de pauvres gardiens de troupeaux.

On ne manquait pas, tous les matins à l'arrivée, d'aller visiter les poiriers de la commune, et de ramasser les poires de champs tombées dans la nuit pour les enfermer précieusement dans nos sacs en vue de faire une provision, et de les manger quand elles deviendraient bonnes. Vrai, cette époque ne s'effacera pas de ma mémoire.

Au mois d'Octobre 1855, ma mère devint malade et, se voyant malheureusement depuis trop longtemps sous la pression de mon père, qui osait parfois la priver du nécessaire, ne put plus rester souffrante au domicile conjugal. Mon grand-père et mes oncles¹, surtout ma tante Marie, qui le savait mieux que tout autre, proposèrent-ils à ma mère de venir à Morhange pour recevoir les soins qu'il devenait urgent de lui prodiguer.

Mon père alors, quoique chagriné de cette maladie, fut bien aise de se débarrasser du fardeau de la souffrante. Il autorisa donc le départ de ma mère. Elle arriva à Morhange par une soirée du mois d'Octobre, toute rompue du voyage. Elle était assise derrière le poêle lorsque, au sortir des classes, je vins à la maison. L'apercevant ainsi, j'allais timidement vers le poêle, sans toutefois savoir que ce fut elle-même, ne supposant pas si vite que ma mère était là, puisque j'ignorais qu'elle dût arriver si tôt, car il faut bien dire aussi que, depuis 6 ans que je ne l'avais plus vue², j'hésitais à croire que ce fût bien elle, malgré cela mes parents me laissèrent me débrouiller seul. Je n'osais demander si c'était ma mère, mais elle me reconnaissant bien, et me voyant dans l'embarras, m'adressa la parole "Alexis, tu ne me reconnais plus, tu ne connais plus ta maman ?" Je lui réponds "si maman", puis elle m'embrassa. Je n'osais plus en dire davantage, mon coeur me poussait bien à le faire, mais je craignais de (paniquer). Enfin, c'était ma chère mère que je revoyais.

On lui donna les soins que réclamait sa maladie, mais 2 mois après, tout fut inutile, et elle succomba à la douleur le 21 Novembre 1855. Dès que l'on s'aperçut qu'elle allait s'éteindre, on vint me chercher à l'école pour assister à ses derniers moments, mais n'étant pas conduit dans sa chambre, je n'osai y pénétrer seul. Je gravis bien les escaliers et la regardai tristement à travers les vitres. Je restai ainsi à la porte jusqu'au moment où quelqu'un entra.

¹ Joseph et Sébastien Poncet Bijonet

² Alexis a alors 12 ans

Le spectacle de la mort qui s'offrit à mes yeux me laissa une impression telle qu'une frayeur hâlante s'empara de moi au point que je ne sus plus que devenir. Après un bon moment cependant, je revins à mon état primitif, et je pleurai amèrement ma pauvre mère.

Mon père averti à temps arriva à son inhumation; Dire ce qui me travailla le coeur pendant ces deux jours funèbres est impossible. Hélas, il était écrit que je devais subir une si grande perte et si prématurément. Je n'en ai compris que plus tard la portée, mais alors je l'ai bien saisie et bien goûtée.

Je fis ma première communion le 8 juin 1856, je commençais à être un peu raisonnable et à comprendre la nécessité d'une bonne instruction, aussi l'hiver 1856 fut pour moi une période de durs travaux, je travaillais assidûment et consciencieusement à l'école. Je ne résolvais aucun problème sans en rédiger moi-même la solution. J'étais content quand je voyais que mon problème était exact par la preuve que j'en faisais chaque fois. Je le transcrivais bien vite sur un cahier spécial que je possède encore et que je vénère pour cause.

Vers le mois d'avril 1858, j'avais alors un peu plus de 14 ans, et mon père voyant que je pouvais lui rendre quelques services demanda mon retour. Je fis preuve de mauvaise volonté en cette occasion par rapport au désaccord qui existait entre mes oncles et tantes et lui, comme aussi aux mauvaises raisons qu'il leur avait dites, et dont il semblerait vouloir conserver éternellement rancune pour celles qu'on lui opposait comme plausibles. Je fis preuve, dis-je, d'une mauvaise volonté, mais comme je ne pouvais lutter, je dus quitter ces bons parents le coeur tout meurtri.

En arrivant à mon père, mes larmes coulèrent, impossible absolument de me faire à ce changement si vif, l'ennui me fit combiner bien des choses qui n'avaient pas de suite, la rupture du contact avec les parents que j'abandonnais me rendait maussade et mélancolique ; en un mot je me voyais bien malheureux. Je restai ainsi chez mon père pendant un mois sans rien faire. Je n'aimais pas l'aiguille¹, et j'y étais trop maladroit.

Au bout d'un mois de cette vie monotone mon père obtint pour moi, par l'intermédiaire d'une personne honorable, mon entrée dans une étude de notaire avec des appointements insignifiants. Durant 6 mois j'usai mes souliers à faire toutes les courses de l'étude. Mon père me reprochait déjà que mon salaire ne pouvait suffire à ma nourriture. Il me refusa ensuite, et qu'on me permette de le dire ici tout haut pour ma justification, le pain nécessaire à ma consommation.

Dès lors, mon caractère s'aigrit d'une façon fâcheuse. Je lui ripostai comme je pus en lui alléguant qu'à toute chose il y a un commencement et que le commencement est toujours difficile. Mais un argument pareil n'en était pas un à lui opposer, la soif du métal était, et sera toujours, son dieu, donc j'eus encore une déception. Il m'a souvent donné comme fils insoumis et rebelle, mais à cela je répondrai que s'il m'avait inculqué les principes sur lesquels reposent le respect et l'amour filial qui sont un édifice solide dans les familles, au lieu de me faire entendre à chaque instant des propos semblables à ceux des gens de la rue, dictés évidemment par la jalousie haineuse qui se plaît si bien à déblatérer des personnes dont il ne lui appartient pas de s'occuper, je répondrai, dis-je qu'il aurait trouvé en moi un fils fier de lui et toujours disposé à lui rendre hommage.

Il m'a de plus toujours reproché de contraster avec lui et de conspirer contre lui, - oui, c'est bien ce qu'il a dit trop souvent – seulement, j'ai toujours eu assez d'énergie pour me relever moi-même, et pour le faire reculer à l'aide de preuves convaincantes, jusqu'au pied du mur là, alors maté, il fallait bien qu'il se rendît à l'évidence.

¹ Son père, Jean François Hennequin est tailleur d'habits

Que l'on s'informe là où on voudra, je réponds de ce que j'avance. Je réponds aussi qu'on m'applaudira comme ayant agi franchement en méprisant toutes les railleries que mes oreilles étaient souvent obligées d'entendre.

Enfin, je m'efforçai de faire le mieux que je pouvais. J'étais économe, j'avais bien soin de lui apporter, non seulement tout ce que je gagnais, mais encore les quelques pièces de 0,50 qu'on me glissait quelquefois dans mes courses.

Je pense encore, outre le pain qu'il osait me refuser, il ne m'habillait et me faisait blanchir, si on peut appeler cela blanchir que quand il le trouvait d'urgence indispensable. 6 mois après mon entrée à l'étude, mes appointements furent doublés, et portés mensuellement à 20 Fr. Il en fut flatté sur le moment seulement, car quelques jours plus tard ses dires insensés recommencèrent. Pour obvier à l'inconvénient d'être à demi-nu, l'idée me vint d'écarter de mes (remises) une petite somme que je voulais destiner au remplacement de ce qui me manquait d'urgence. Je fis donc l'emplette d'un effet d'occasion. Je le lui présentai en le priant de le transformer à ma taille. Je lui donnai à comprendre que je l'avais acheté, ce qui ne parut pas trop lui convenir, mais il me promit toutefois de faire cette transformation.

Il paraît que cet effet plut à son goût comme nous allons le voir ; il le laissa au moins pendant deux mois dans la garde robe sans l'entreprendre bien qu'il en eut le temps. Toujours étant à la recherche d'une occasion semblable à celle que j'avais rencontrée, il trouva le moyen de faire une pareille emplette que la mienne, mais bien inférieure comme beauté et qualité. Je veux donc dire qu'il acheta un vieil effet passable si l'on veut comme (restant) de sa solidité primitive, mais d'une vétusté qui ne devait pas être comparée à celle de celui que j'avais acquis.

Il ne me fit pas voir son objet nouveau, il s'empessa de le mettre en forme pour éviter que je l'aperçoive. Je le regardai un jour cependant sans curiosité, lorsqu'il me parut que mon drap n'était plus le même, mais ne croyant pas alors à une substitution, je me figurai que mon oeil me faisait défaut. Lorsqu'il fut achevé, je vis tant de choses nouvelles, telles que pièces au coude, raccordement de boutonnieres, je vis un drap tant usé que je restai bien étonné. Je lui dis ainsi après l'avoir examiné "mais ce paletot n'est jamais celui que je vous ai présenté ?", à quoi il me répondit je crois "qu'est-ce qui lui manque ?" Je fus indigné, et hésitai longtemps avant de l'endosser. Enfin, n'ayant pas la certitude réelle du fait qui s'était passé, je le mis (piteusement). Mais attendons, un jour devait venir où cette certitude me serait donnée. Voici la comédie qui va se dérouler :

Mon père ayant, un dimanche, la mémoire distraite, oublia de prendre en sortant de la maison la clé de sa garde-robe, et me laissa seul avec mon frère¹. Je m'aperçus de son erreur, et guidé par un esprit de subite curiosité, j'ouvre l'armoire, et sans déranger aucun des effets qu'elle renferme, je vis qu'effectivement l'effet que j'avais acheté était là, intact. Je le regarde bien et je le reconnais en tout point. "Belle découverte" me dis-je, le mystère est dévoilé. Je remis toutes les choses en place de manière que ma découverte ne fut pas connue. Je refermai lestement l'armoire.

Quelle indignation, quelle plate substitution, quel exemple. J'étais, je puis le dire, presque outragé, et je me demandais si je suivrais ses traces. Ah, assurément que non, je l'ai promis, et je n'ai pas encore failli de ma promesse. Aujourd'hui, je me place bien au dessus de pareilles niaiseries, de si sottes futilités quitrent, tachent votre honneur, et vous rendent méprisable.

Il faut bien dire que j'en fis un aveu complet à mon père, et que les suites ne furent mauvaises qu'en raison de ce que le respect que je lui devais semblait s'évanouir. Les choses allèrent toujours de pis en pis. Refus de la nourriture, plus le vêtement mal réparé, j'avais un jour une chemise retournée pour la 2ème fois,

¹ Joseph ou Jules

salie deux fois au dedans et au dehors, je puis l'affirmer sans crainte. J'en donnerai peut être encore des preuves par la blanchisseuse si elle n'est encore décédée.

Ajoutons à cela que je n'avais plus d'affection paternelle. Il fallait qu'un dénouement quelconque mît un terme à ce fâcheux et sensible état de choses. Il arriva ce dénouement. J'avais maintes fois été menacé d'être chassé, si seulement j'avais pu (isolé) pourvoir à mes besoins, j'aurais pris la parole de mon père à la lettre, mais il m'était bien impossible de m'aventurer ainsi.

Pourtant dans une crise de désespoir, il m'arriva d'accepter mon renvoi sans détour, mais dans quelles conditions, hélas. Il me défendait de la façon la plus formelle d'emporter mes vêtements et mon linge. Que faire ? Je savais que je pouvais le séduire par l'argent. J'eus recours à ce stratagème en lui demandant par quelle somme je pouvais l'indemniser de (l'emport) de mes effets : "20 Frs dit-il, et tu les emporterais". Je suis bien persuadé que ce lot d'effets n'atteignait pas cette valeur mais, enfin, je me trouvais comme soulagé de m'en tirer à si bon compte. Il fut convenu que je lui remettrai un louis immédiatement. Je ne le possédais pas, il fallut aller frapper à une porte généreuse. A la première où je me présentai je fus accueilli, je me vis délivré de mon tourment. Je donnai à mon père la pièce d'or qu'il accepta sans mot dire, mais probablement bien content intérieurement. Je fis un paquet de mon (bribelat) et m'en allai. Mais où allai-je après cet achat de l'assentiment paternel ?

Mes précautions avaient été prises d'avance Je me rendis, sans qu'il s'en informât le moins du monde, chez une femme veuve, qui avait un fils de mon âge, lequel était, non pas un camarade, mais simplement une connaissance que j'avais faite à l'école Saint Georges¹. Je demeurai là environ un an, mais je ne m'y plaisais pas ; les mœurs de cette famille que je ne puis pas qualifier de scandaleuses, n'étaient non plus dans ma manière de voir, et un an après je les abandonnais furtivement, je louais une chambre garnie et prenais pension au restaurant. C'était mieux et j'étais bien. J'avais ainsi la grande clef des champs, mais je n'en abusais pas.

Revenons un peu au notariat que l'enchaînement des faits fait oublier.

A l'époque où je quittai mon père, j'avais 17ans accomplis² et je travaillais le notariat avec beaucoup de goût ; mes émoluments atteignaient le chiffre énorme et (minuscule) de 30 frs. J'étudiais mon droit et rédigeais déjà seul bien des actes. Mon patron en raison de ma médiocre position, avait bien voulu me confier des travaux supplémentaires. Ce soulagement pécuniaire me rendait à l'aise.

Je n'étais pas, à cette époque, assez intriquant, car j'eus pu trouver un emploi plus lucratif, je manquais aussi, un peu d'initiative; ce qui m'obligeait conséquemment à prendre toutes sortes de mesures financières

Je restai 6 ans dans le notariat, après lesquels je fus appelé à prendre part au tirage au sort de la classe 1863. J'amenai fatalement hors de l'urne le N° 9 qui me condamna à la carrière militaire qui ne me souriait pas beaucoup. Je n'attendis pas qu'on m'appelât sous les drapeaux, je m'enrôlais volontairement à la mairie de Nancy le 29 Février 1864 pour le 210^{ème} régiment de ligne alors en garnison à Metz, et je rejoignis le dépôt de ce régiment à Epinal jours après. Tous mes camarades m'accompagnèrent à la gare en me souhaitant bonne chance et avancement rapide.

Les premiers jours de mon séjour à l'armée me furent pénibles Je devins chagrin à pleurer, cette nouvelle vie au milieu de tant de sortes de caractères et de la variété de conversations plus ou moins attrayantes m'assombrit à tel point, que je désespérai de m'habituer à cette existence. Je me livrai dès lors à

¹ Il existe toujours une école St Georges à Nancy en 2007

² Donc en 1860-61

1000 conjectures, et à des idées noires qu'il me répugnait toutefois de donner suite. Cet ennui se dissipa quelque temps après insensiblement, si bien qu'au bout de 15 jours j'étais devenu soldat.

Les exercices gymnastiques et la manoeuvre me devinrent familiers, l'habitude de me lever le matin et de résister aux rigueurs de la saison me faisait regretter ma carrière primitive. Je m'en fis une résolution, et le printemps arrivant me fit tout oublier. Je fus bientôt porté candidat pour le grade de caporal, j'appris de suite ma théorie et mon sergent Major me fit travailler chez lui. Je complétais ma à mon arrivée au corps et mon capitaine m'encouragea en me stimulant. Il était sévère, mais plein de droiture et délicatesse. Sa physionomie était, je crois, la seule cause pour laquelle je ne portais guère dans mon coeur. A cette époque je n'aurais jamais supposé que 3 ans plus tard je serais son sergent major.

Je fus admis à l'école de bataillon après 4 mois de service, mon éducation militaire terminée, je fis mon tir à la cible ; d'après le classement je fus admis tireur de 2^{ème} classe. Je travaillai alors plus assidûment à la comptabilité militaire, j'abandonnai un peu la confection des étiquettes. Très souvent, en compagnie d'un digne camarade, mon ami Fauvet, je faisais une petite excursion aux charmants environs d'Epinal. Un jour, on parcourait le bois de la Vierge, un autre jour on explorait une colline ou un village, et au retour, si l'on était assez financés, on se payait comme on dit vulgairement une vieille chope. La réciprocité de petitesse n'a jamais fait défaut entre nous. Nous nous aimions tous deux comme frères et même mieux peut-être, on se respectait mutuellement, et je me flatte de dire que jamais nous n'avons été un seul instant dans le plus léger désaccord. C'était admirable. Mon ami Fauvet est né à Paris, il appartient à une digne famille, il a le coeur bon et sensible, il est si bien élevé qu'il lui serait impossible de dévier un seul instant du chemin de la vertu, de la bravoure et de l'honnêteté; Il est doué d'une franchise et d'une intelligence qui tireraient sur la naïveté si on ne le savait Parisien. Son caractère joyeux et ses manières simples joints à ses bonnes qualités font de lui un modèle à présenter à toute personne honnête et sensée. L'épouse qu'il aura sera digne de lui et fière de lui appartenir. Je restai 6 mois en garnison à Epinal au bout desquels je demandai à faire partie d'un petit détachement destiné aux bataillons actifs à Metz. Ce fut la première route que je fis avec armes et bagages. J'endurai avec résignation les fatigues d'une colonne en route, tout en goûtant les charmes d'un voyage par étapes. A notre sortie d'Epinal, nous fumes assaillis par une pluie incessante, nous ressemblions tous à une éponge qui ne peut plus aspirer d'eau, tant elle en contient déjà. Nous fîmes étape à Charmes, à Lunéville, à Nancy où nous fîmes séjour ; il faut dire que mes amis vinrent à ma rencontre à Pont-à-Mousson après quoi nous atteignîmes notre ville de destination, l'infortunée Metz.

Six mois après, date pour date, je fus nommé caporal, jour heureux que celui qui nous apportait les premiers galons et la gloire de porter le sabre à l'exclusion de la simple baïonnette. Je ne pus dormir qu'à une heure avancée de la nuit, tant cette première promotion me fit plaisir. Nous arrosâmes les galons avec les amis Fauvet, Janenne, et Bellanger au village de Moulin les Metz, et nous revînmes, à la nuit tombante, gais et chantants. Je fus appelé peu de temps après à l'école régimentaire comme moniteur particulier. Je fis réciter le b a ba aux élèves et leur fis exécuter les manoeuvres de la tablette prescrite par la méthode Rolland.

J'étais sergent fourrier un an après, avec un capitaine ennuyeux et méticuleux. Jusqu'à ce moment je n'avais fait aucune punition mais elles commencèrent à se faire jour trop souvent, et trop souvent aussi pour ce qu'on ne peut appeler en vérité que des futilités, de telle façon, et qu'on me permette cette expression vulgaire, que je jetai quelquefois "le manche à la cognée".

Un jour, après avoir travaillé comme un mercenaire, je fus conduit à la salle de police à minuit, par ordre du capitaine, pour n'avoir pas eu assez tôt terminé ma tâche du service. Je me voyais donc là, isolé entre 4 murs, (injustement) jeté dans un réduit à réflexion, je combinais et jetais des plans de toutes sortes à l'issue desquels ne se trouvait aucune résolution que celle de me consoler seul en fredonnant le refrain :

"Moi, pauvre atome, oublié dans l'espace
" je chante Dieu qui fit la liberté (bis)"

J'eus aussi en même temps l'administration des déserteurs étrangers, Prussiens, Bavares, Hano-vriens, Polonais, Suisses et Galois etc.

Mon ami Janelle, dont j'étais le fourrier, et qui partageait avec moi cette administration, était alors caporal, et ses galons avaient aussi été fêtés ainsi que ceux de l'ami Fauvet. Il me suivit de près au grade de fourrier. Nous devînmes les inséparables. Si l'un se faisait punir, l'autre compatissait jusqu'aux arrêts de l'autre, et quand la délivrance arrivait, il faut bien dire que les brides se lâchaient légèrement en compensation.

Mon ami Janelle est un Champenois, il est né à Florent près Ste Ménéhould (Marne) d'une famille excellente et distinguée. Il a le caractère généralement sérieux, beaucoup d'esprit et un bon jugement. Il sait qu'il a le physique agréable et, pour cela, il ne néglige pas une belle tenue qui lui sied parfaitement. Il a une conversation entraînante et profonde. S'il aborde une question à discuter, il aboutira toujours à une solution nette suivie d'une vraie balance de considérations. Il nous arrivait quelquefois de discuter de questions de principes, et depuis, j'ai remarqué que je me ralliais plus souvent à son idée que lui ne se ralliait à la mienne.

Il a un bon frère, Monsieur le Curé de (Ste Anne) près Sompuis (Marne) avec lequel je suis en relation indirecte. J'ai manqué l'occasion de le rencontrer un jour, par sa faute, et il m'en a demandé (excuse). Nous quittions la garnison de Metz à fin d'avril 1866, et nous nous rendions à Amiens. Comme les fourriers sont toujours les éclaireurs d'une colonne en route, nous eûmes encore à souffrir la fatigue d'une marche précipitée.

Faut-il dire que je fis le trajet de Metz à Amiens avec une paire de souliers dont j'avais enlevé, à l'un, la courte pointe toute entière avec mon couteau, pour éviter une succession d'ampoules qui m'arrivait chaque fois que nous avions une route à faire.

Je garde un bon souvenir de mon passage à Stenay, à Etain, Charleville, St Quentin et Péronne.

Le 9 janvier 1861, je fus nommé par permutation sergent au dépôt, afin de faire mon stage prescrit par le règlement aux sous-officiers comptables. Le 29 du même mois, je passais sergent aux Cies d'Elite (2ème Cie de Grenadiers), et deux mois après je devenais fourrier des Voltigeurs du 3ème Bataillon.

Comme on le sait, je franchis assez facilement les premiers degrés de la hiérarchie militaire ; ce n'était pas encore tout, 20 jours après, j'étais sergent-major. Je remplaçais ainsi lestement les étoiles par les grenades, les grenades par les cors de chasse, et ceux-ci enfin par les étoiles. J'étais étonné moi-même de mon avancement auquel, certes, je ne m'étais jamais attendu si vite. Toutes ces nominations paraissaient, en effet, un peu bizarres ; faisant tout au plus un voltigeur, on m'envoyait aux Grenadiers, et plus tard, un nouveau colonel trouva mieux de me placer aux Voltigeurs, pour peu de temps c'est vrai, mais enfin, il m'y plaça.

Ma nomination de Sergent major me surprit beaucoup, car c'était à peine si j'avais eu l'idée de penser à ma future nomination. Enfin, il fallait aller retrouver mon premier capitaine, celui même qui m'avait encouragé et stimulé à mon arrivée au corps. Il me répugnait presque d'avoir à faire, cette fois sérieusement, à lui, mais il n'y avait pas à dire non, il fallait partir.

Ma nouvelle compagnie était alors en détachement au fort de Ham, je m'y rendis, emmenant avec moi un détachement de 38 jeunes soldats qui devaient augmenter l'effectif de la garnison de Ham. Le Lieutenant de la Compagnie vint à ma rencontre à 2 kms, de la ville de Ham. J'y restais 6 mois, mais 6 mois d'heureuse vie, abstraction faite du service nouveau auquel je devais répondre. J'étais adjudant de place, officier de détail ; de casernement, de distribution et d'habillement, cette fois les titres ne manquaient plus. Je garderai le souvenir de quelques bons amis et habitants, Mrs Burette, Thomas frères, Mr et Mme Rozier et Madame Gregeois. Je penserai aussi à MM. Urbain de la distillerie de Sébastopol et aux belles parties de Sancourt et de Villers, le Sec. Sancourt était le rendez-vous pour le bon cidre avec les amis Altazin et Marlot.

Les six mois se passèrent vite et il fallut faire des adieux, abandonner une petite vie heureuse pour aller se retremper dans l'amitié de l'ami Janelle et de l'ami Fauvet, et de se retremper aussi dans les anciennes habitudes régimentaires qui étaient loin d'équivaloir à celles que je laissais (dormir) à Ham.

Je repris donc le chemin d'Amiens, dont je ne parle pas, quoique j'aurais bien à dire, et environ 6 mois après je quitte cette ville pour aller en garnison à Arras. Je regretterai cette cité pour son Café de Paris, ses crevettes, ses pipes et sa bière, comme aussi pour ses parties de boules.

Bientôt le départ du régiment pour le camp de Chalons se fit connaître. Nous y arrivâmes le 15 juillet 1868, exténués de fatigue, mourants de soif. Que j'ai maudit de fois le ruban de route qui s'étend de (Reims) au camp, c'est à croire ne pouvoir y arriver. Le camp de Chalons est un beau séjour, on s'amuse bien et l'on trouve toutes sortes de divertissements au grand, comme au petit, Mourmelon. On a surtout toujours grand soif, et cela se conçoit, continuellement sous les rayons du soleil, ou à la manoeuvre. Enfin, les deux Mourmelon fourmillent de soldats altérés. Les grands cafés concert sont, non seulement remplis d'officiers et de soldats français de toutes sortes, mais aussi d'officiers étrangers de toutes les nations.

Le spectacle imposant de la messe en plein champ, le dimanche, en présence de toutes les troupes, mérite d'être cité. Les fatigues des grandes manoeuvres et de la petite guerre ne peuvent pas être passées sous silence ; la grande retraite aux flambeaux exécutée devant le quartier impérial d'abord, ensuite par chacune des musiques des régiments est aussi digne d'être enregistrée comme effet retentissant qui (charme).

Le camp de Chalons fut levé vers le 15 Septembre, et le 21ème qui devait tenir garnison à Annecy, chef lieu du département de la Haute-Savoie, se mit en route pour cette direction le 21 Septembre, en traversant la Champagne, la Bourgogne, le Val Suzon et les montagnes du Jura. Toutes ces contrées sont magnifiques

Le Val Suzon est une grande vallée limitée par des collines ardues et complètement boisées ; les eaux des collines s'agglomèrent pour se déverser dans un torrent ou ruisseau qui serpente en formes irrégulières dans la direction du Sud Est. Ce torrent est bordé de saules sur presque tout son parcours. Sur le flanc gauche, vers Dijon, en partant du village de St Martin près Ste Seine, et sur la crête de la colline, se trouve un chemin assez mal entretenu duquel l'oeil jouit de tout le spectacle que présente ce beau pays.

D'épaisses forêts d'arbres de diverses essences et de toutes grosseurs produisaient à cette époque de la chute des feuilles une variété de couleurs qui plaît toujours à la vue, et dans quelques endroits, le terrain nu et rocailleux, sur lequel s'élèvent des arbres de toute beauté, au loin la route qui montre ses dessins capricieux semble inviter le voyageur à jeter les yeux sur les ouvrages merveilleux du Créateur. Le contemplateur expérimenté ne peut que déployer son étonnement et reconnaître sa grandeur.

Les montagnes du Jura font un tableau plus saisissant. La majesté avec laquelle les masses informes sont élevées semble nous en imposer et cependant, allez un peu plus loin, et vous verrez que la main de l'homme n'a pas craint d'abattre cette roche solide pour se frayer un passage dans le but d'éviter les agaceries d'une route en zigzags, ou d'un chemin tournant ascensionnel.

Vous apercevez des précipices dont vous ne pouvez mesurer la profondeur. La puissance de corrosion des eaux a voulu pénétrer jusqu'aux endroits les plus inaperçus pour suivre son cours insensible. Les cascades sont assez fréquentes, il y en a qui sont d'un effet charmant, leurs eaux semblent dire qu'elles se jettent (effrontément) du bord du précipice dans le gouffre qui les attend.

On pourrait bien dire aussi que la rosée qui se détache de leurs (larmes) est un souffle de leur colère et que l'arc-en-ciel formé par cette rosée représente l'auréole que leur offre joyeusement le gouffre qui les attire pour les entasser sans pitié dans son sein.

Les Monts de la Faucille situés entre St Claude et le pays de Gex sont une ascension rapide à exécuter, le chemin qui côtoie régulièrement et progressivement par zigzags depuis le pied de la montagne

jusqu'à la cime, peut mesurer, à vue d'œil, 10 mètres de pente sur 3 de profondeur. Arrêtés au faîte, regardez à gauche, à une distance de 20 à 25 Kms, si le temps est clair, et que le soleil ne darde pas trop ses rayons, vous pouvez apercevoir le Mont-Blanc. La hauteur de la Faucille mesure, dit-on, de 15 à 1600 mètres. Sur son sommet, dont je ne puis donner l'étendue se trouve un grand village où l'on fait d'excellents fromages. Nous y fîmes une halte d'une heure, mais c'était la misère quand il fallait se remettre en route, nos jambes faisaient défaut. On prit une allure lente et (douce) avant de reconquérir le pas de route, mais ce pas de route devint forcément précipité en raison de la descente qu'il fallait entreprendre, c'était cette fois la marche la plus pénible et la plus décourageante si j'ose le dire. On apercevait au pied de la Faucille la vallée de Mijoux, le village de ce nom et son clocher qui se dresse orgueilleusement et autour duquel sont étroitement groupées les habitations.

C'est une vue splendide et un coup d'oeil qui fait sensation. Deux heures après une marche si épuisante, nous entrions à Mijoux. Arrivés au centre du village, on forma les faisceaux, et le clairon sonna la berloque. Le cri général de "Ah " se fait aussitôt entendre, nous étions soulagés.

Il était une heure après midi, nous avions une heure de halte mais encore deux heures de marche pour arriver à Gex, et quelques côtes à gravir. Nous nous remîmes en route et à 4 heures nous y arrivâmes.

Quelle belle réception la population nous fit, les habitants se disputaient les soldats, et ne voulaient pas attendre qu'ils eussent leur billet de logement. Pour mon compte, j'ai à faire l'éloge de la personne chez laquelle je fus logé. C'était une dame (veuve). Elle avait une charmante fille (spirituelle) pleine de tendresse, et très bien élevée. Ma chambre avait été préparée à l'avance et une table bien confortable m'attendait. Je fis un brin de toilette, puis malgré la fatigue sous laquelle je m'affaissais, j'allai me promener dans le village avec mes collègues, après quoi je me rendis à l'invitation que j'avais reçue de mon hôtesse.

Nous causâmes beaucoup, je racontai mes impressions de la route, et les fatigues que nous avions endurées pour arriver à destination.

Le repas se prolongea, et les châtaignes rôties au four firent leur apparition sur la table avec le vin blanc de (...) C'est la coutume dans ce pays, paraît-il, que le dernier dessert se compose de châtaignes et de vin blanc très agréable. Le lendemain, à l'heure du départ, un bon déjeuner m'était préparé, et je partis, comblant cette dame et sa demoiselle, des plus sincères remerciements. 4 jours plus tard, nous étions à Annecy.

La ville d'Annecy compte environ 10.000 habitants. Dans cette population, il y a passablement de gens encore hostiles à la France un peu avancés dans leur politique. La classe ouvrière, composée surtout de Piémontais, se livrait, dès la première année de l'annexion de ces provinces, à des outrages envers les soldats français qui ripostaient franchement à leurs attaques. La question de nationalité paraît, en général, assurée quoiqu'il se trouve bien des individus réclamant la nationalité suisse. En somme, il y a de la division, mais le nom de Français paraît (gris clair).

Les environs d'Annecy sont très pittoresques, les montagnes qui l'entourent ont été visitées par le célèbre Eugène Sue, qui avait élu domicile sur les bords du lac d'Annecy. Il possédait une magnifique propriété à 500 mètres du rivage. C'est là qu'il écrivit une partie de ses ouvrages ; La montagne rocheuse de la Tournette est souvent gravie par les touristes anglais et français, elle rappelle la fin tragique de la marquise Cornelia d'Alfi¹ qui, à la suite d'un revers d'amour, se donna la mort en se précipitant du haut en bas. Cette montagne mesure 1800 M au dessus du niveau de la mer. Le lac qui roule ses eaux bleuâtres est un rendez-vous en parties de plaisir. Le bateau à vapeur "La Couronne de Savoie" fait deux fois par jour le trajet d'Annecy à Talloires par Verrier, et vice versa. Les bateaux à voile et les bateaux à rames se croisent souvent, lorsque le temps est propice, par suite des courses qui s'y font.

Le lac est précurseur des tempêtes et des ouragans. Quand un orage doit arriver, il se produit, 2 heures avant, des vagues énormes formées des tourbillons qui s'élèvent en quantité.

Le château d'Annecy, qui sert aujourd'hui de caserne d'infanterie, était autrefois le repaire des cruautés de Marguerite de Bourgoigne. Il est complètement bâti sur la roche, et ses tourelles qui dominent

¹ « La marquise cornelia d'alfi ou le lac d'annecy et ses environs » de Eugène Sue

toute la ville, en commandant les environs. On y jouit d'une vue très étendue et bien plaisante. La Savoie du reste a (ses) points pittoresques assez connus. Elle a aussi ses torrents, formés de l'écoulement des eaux de ses montagnes. On assure que le Fier, torrent rapide, (dépassé) comme puissance de corrosion, les gorges tant vantées de (...). Elles sont surtout, remarquables aux environs de Lovagny , et de Mercillaz. L'(art) a fixé des galeries sur les flans intérieurs du précipice, ce qui permet aux curieux d'examiner toutes les fissures qui se sont faites.

Annecy possède une promenade très agréable sur le bord du lac. Cette promenade s'appelle (le) elle donne, en traversant une passerelle, un accès sur le jardin anglais devant laquelle la statue du célèbre chimiste Braconnot a été élevée.

Le tombeau d'Eugène Sue se trouve à Annecy, isolé du cimetière catholique à cause de ses écrits contre la religion et de son excommunication. Il se compose d'une simple pierre placée presque à fleur de terre. Sur cette pierre est gravé son nom, la date de sa naissance, et celle de sa mort. Un entourage de chaînes relie les 4 faces de la sépulture en tête de laquelle est planté un saule pleureur dont les branches s'inclinent doucement jusqu'au niveau du sol. Plusieurs couronnes d'immortelles sont posées sur la pierre et des fleurs variées ont été rangées symétriquement autour de la tombe. On remarque toutefois que celle-ci est un peu délaissée.

Les divertissements qu'on trouve à Annecy, en dehors de ses promenades et des courses en nacelle, sont à peu près comme partout ailleurs, on fait une grande consommation de châtaignes et de vin blanc.

Mon bataillon se détacha de l'état major, 6 mois après notre arrivée, pour faire la garnison de Chambéry, qui est encore plus plaisante que celle d'Annecy. La population est plus calme et mieux pensante. Chambéry, comme Annecy, est entourée de montagnes, les plaines qui s'étalent à leur pied sont plus riantes, et les villages environnants sont mieux disposés envers le soldat Français, qui est généralement bien reçu.

On peut citer les Charmettes, jolie propriété qui a été la demeure de Jean-Jacques Rousseau, et qui se trouve à 1 kilomètre de la ville, la promenade du Vernet, la statue du comte de Boygne, sur la place de la comédie, et celle du grammairien Lhomond, sur la place de la Préfecture. Je ne puis pas omettre le restaurant champêtre du mont Carmel, sur le chemin qui conduit aux Charmettes, et où les parties de boules se prolongeaient très souvent. Un petit séjour dans ces parages est très divertissant.

La montagne la plus connue avoisinant Chambéry est le Nivolet. Mes collègues et moi étions assez partisans des ascensions. Nous partîmes donc trois, par une belle journée de Juillet, à l'heure de midi. Nous mîmes 3 heures et demie de marche saccadée pour arriver au sommet. Nous avons pris le chemin le plus direct, mais le plus dangereux, les précipices s'y présentaient à tout bout de champs, ici ce sont des ravins escarpés à franchir, là des blocs de roche massive qui se sont détachés et qui sont venus s'abattre dans les plis de terrain, plus loin sont des murailles rocheuses, campées à pic, laissant à peine de petites brèches, pour se cramponner.

Cette ascension peut être divisée en trois haltes : la 1^{ère} est la plus facile, parce qu'elle ne présente guère qu'un chemin rapide et tortueux, la 2^{ème}, divisée elle même, se compose de la traversée de ces blocs massifs, dans les intervalles desquels poussent des branchages, et d'une vaste pelouse très rapide, qu'il serait imprudent de traverser en ligne directe. Une herbe fine, glissante et serrée trahirait fatalement le pied de l'aventurier qui braverait. Il faut donc contourner cette position jusqu'à la 3^{ème} halte. Celle-ci alors présente de grandes difficultés

Il faut même s'aventurer dans les périls d'une ascension que ferait un singe en pareil cas. On s'imagine facilement les dangers auxquels on s'expose. Le passage, dit de la cheminée, est un péril menaçant. Je résolus de l'affronter. Ce passage qui présente une montée presque verticale est situé à une dizaine de mètres du sommet de la montagne. Pour oser affronter cet obstacle il faut plus que du courage, on peut dire de l'audace, sinon de la témérité.

Je me mis à l'oeuvre avec les pieds et les mains, ou plutôt avec les pieds et les doigts, car il n'y a pour point d'appui que des fissures et quelques tronçons de roche noueuse, parfois peu solide à l'aide desquels je m'élevai insensiblement en les saisissant de toute la force de mes doigts déjà fatigués par la tension des nerfs.

L'haleine put un instant me manquer en raison de ce que j'avais regardé mes pieds, ce qui avait ébranlé mon courage audacieux. Mes doigts, au même moment allaient lâcher prise et mes jambes s'affaissaient. J'étais dans un délire affreux.

Allons courage, courage ! Il te faut la palme !

En effet, 2 minutes après, j'arrivais haletant, rendu, et les nerfs crispés, au pied même de la grande croix élevée au faîte du Nivolet. J'avais gagné la lutte, mais la roche et les fissures restaient empreintes de la trace de mes doigts comme de celle de mes souliers.

Et je n'étais pas le premier au but ! Je n'étais arrivé que le second...

Nous étions tous trempés de nos sueurs après cette entreprise hardie, mais mes compagnons étaient moins harassés, ils avaient préféré faire un long détour par un chemin raboteux.

Nous n'étions pas encore satisfaits, nous voulions monter à la croix, et y graver nos noms. Il s'en trouva déjà tant, que nous dûmes les écrire en plus gros caractères par dessus ceux qui se voyaient le moins et dans un sens différent !

Cette croix¹, toute en tôle peinte en blanc (pâle) mesure 30 mètres de hauteur sur 1 mètre de largeur, les bras ont 10 mètres d'étendue, elle est élevée sur un socle en fer, et consolidée aux 4 angles par des barreaux de fer massifs, dont les pieds s'écartent du socle d'une distance de 8 à 10 mètres

Si l'on fait face à la ville, on découvre à gauche la vallée de l'Isère, le fort Barraux, on admire devant soi la cité de Chambéry avec tous les reflets brillants que produisaient les rayons du soleil sur les ardoises dont sont couvertes toutes les maisons. A droite on aperçoit les eaux vertes du lac du Bourget, le grand monastère de Hautecombe, où sont ensevelies les dépouilles des princes de la maison de Savoie. On voit aussi Aix les Bains, la dent du Chat, montagne ainsi nommée parce qu'elle imite la dent du chat.

Nous allumâmes une bonne pipe pendant que nous prenions quelques instants de repos, après quoi, nous repartîmes, comme les bergers de la crèche, par un autre chemin. Il ne nous fallut, dès lors plus que 1 heure et demie pour regagner Chambéry, et nous retenions notre allure pour la descente. Nous avions une soif accablante, et dans ces pays arides nous n'avons pu trouver qu'un peu de lait frais et du pain d'avoine pour nous désaltérer. Nous eûmes chacun une paire de chaussures à mettre à la réforme à la suite de cette excursion. Je perdis même, dans la rapidité de la descente, un de mes souliers, que je fus obligé d'aller rechercher jusqu'où il avait roulé.

Nous rentrions à 6 heures et demie du soir exténués.

Racontons aussi un petit épisode d'un voyage à Aix les Bains.

Nous nous étions promis d'explorer tous les environs, et nous avons projeté une visite à Aix les Bains. Nous partîmes encore tous trois, un dimanche à 10 heures du matin. Nous arrivâmes à 10 heures et demie. La gare d'Aix est toujours peuplée aux abords, de beaucoup d'ânes. Nous voulûmes essayer la partie. L'idée eut de la suite. Nous allâmes nous rafraîchir un brin, et nous pûmes tenir, sellés et prêts à une course

¹ Il existe toujours une grande croix blanche sur ce sommet.

chacun un de ces animaux. Je montais le plus grand, quoique je fus le plus petit, et le plus petit fut monté par le plus grand.

Cela contrastait, mais nous n'en étions pas fâchés. Nous fîmes une promenade autour de la ville, puis nous passâmes, au trot, puis au galop dans la rue principale qui aboutit à la place.

La population qui sortait de l'office, se mit à nous huer en criant "Oh! Hi! la nouvelle cavalerie !"

Sur ce, nous ne pûmes qu'éclater de rire tout en piquant notre monture pour la diriger sur l'avenue du Bourget qui conduit au lac de ce nom. Là, nous payâmes la location de nos animaux, et nous attendîmes le départ du bateau à vapeur "l'Hirondelle" pour nous embarquer dans le but de côtoyer le lac en nous arrêtant pour visiter le monastère de Hautecombe.

A 1 heure, la cloche appela les voyageurs, et nous parûmes sur le pont. C'était une belle journée, ciel pur et clair, soleil chaud et brillant. Nous fîmes une halte d'une heure à Hautecombe, nous visitâmes les tombeaux de toute beauté sculptés par l'art italien, l'église du monastère et ses statues qui ne leur manque que la parole (sic) puis le père portier qui nous avait aperçu, nous offrit l'hospitalité en qualité d'ancien capitaine de la Garde Nationale de Marseille.

L'heure arrivant nous lui fîmes nos adieux, et nous repartîmes. Dans notre retour, nous engageâmes la conversation avec un voyageur qui l'était pour le plaisir, c'était un normand, il avait une bonne langue et nous aussi. Nous dinâmes ensemble à l'hôtel Varin, après quoi on décida une partie de tir au salon. Il ne fut pas heureux, pas plus au pistolet qu'à la carabine, de sorte qu'il perdit la consommation engagée.

Il avait affaire (sic), il est vrai, à des tireurs de lère classe, un de nos compagnons et moi, nous en portons les insignes par le cor de chasse en or. Nous étions allés au café concert, et nous causions de choses diverses, le divertissement allait son train, les rires sans fin se succédaient tellement bien que la belle cantatrice fut presque obligée de suspendre sa voix mélodieuse, elle riait de nous voir rire, et tout le monde en fit autant sans trop savoir pourquoi. Nous rentrâmes ensuite à Chambéry.

Si la garnison de Chambéry m'avait donné des moments de loisirs, elle devait par contre m'être quelque peu funeste. J'eus un nouveau capitaine qui fut d'abord aimable, et tout bien disposé à mon égard. Il était même liant et semblait prendre plaisir à converser avec moi. Je fus heureux quelque temps. Ces belles dispositions, par une raison qu'on peut appeler un caprice, s'évanouirent insensiblement de sorte que le bon accord qui tournait quelquefois à la camaraderie, fut bientôt mis à bas et remplacé par des confidences fraîches qui devinrent même orageuses.

Nous nous heurtâmes bien des fois, nos regards semblaient nous lancer un défi réciproque, mais me comparant au pot de terre, je savais bien que le pot de fer me briserait. Et cependant, il n'entraînait pas dans mon caractère de supporter facilement l'autorité absolue parfois si mal comprise. Les punitions m'arrivèrent l'une sur l'autre et j'étais dans l'obligation de les subir, et je les subis pendant quelque temps courageusement ; mais les voyant arriver, toujours en progressant, je me mis à les réfuter. J'eus un jour une scène de (haine) avec mon capitaine, et il s'en fallut de peu que nous n'en vînmes aux mains.

Je reçus dans cette circonstance une punition sévère, à l'issue de laquelle j'informai le Colonel de ma situation. Il ajouta sans doute foi à mes allégations, car j'appris quelques jours après, et d'une façon bien indirecte, que mon capitaine avait été mandé par lui.

À la suite de cette entrevue officieuse, il devint plus calme, et en même temps il m'arriva un accident déplorable, qui eut pu me traduire devant un Conseil de guerre s'il n'eut eu lieu de la façon la plus involontaire. Je veux dire qu'étant au tir, j'eus l'étourderie de faire partir mon arme en visant la cible devant laquelle mon capitaine était placé pour compter lui-même les balles ? Et ce, sans me souvenir le moins du

monde que cette arme avait été chargée par moi-même quelques instants auparavant. Je laisse à juger dans quel cruel vertige je fus plongé après un semblable accident. La balle ne fit, heureusement, pas de victime. Elle était allée s'abattre au pied même de la cible. Cette nouvelle fatale fut bientôt répandue dans tout le régiment.

Mon imprudence fut châtiée par une minime punition (relativement) laquelle devait servir en même temps d'exemple aux étourdis. Cette aventure me remit en harmonie avec mon capitaine soit qu'il l'eut comprise en mal, soit autrement. Il abandonna petit à petit ses idées capricieuses en se reposant sur la confiance qu'il avait toujours eue en moi, malgré notre désaccord.

Au mois d'Octobre de la même année 1869, nous quittâmes Chambéry pour nous rendre à Bonneville, l'un des chefs-lieux d'arrondissement de la Haute-Savoie, et aussi une capitale de la province de Faucigny. Cette petite ville fut pendant 6 mois ma dernière garnison. Ma compagnie et celle divisionnaire y restèrent pendant ce temps.

Je puis comparer ce détachement à celui de Ham, sauf toutefois les moeurs des habitants qui sont, en général, un exemple à ne pas suivre. Beaucoup d'entre eux s'adonnent aux boissons alcooliques, et par suite des excès des mauvaises habitudes les jeunes gens sont enlevés de bonne heure à leur famille.

Bonneville qui compte 2.000 habitants est bâtie sur la vallée de l'Arve, rivière formée des eaux qui descendent des glaces du Mont Banc. Sur tout son parcours, ses eaux blanches et salutaires courent avec rapidité jusqu'au lac de Genève, où elles se jettent. Cette petite ville est distante de Genève de 27 kilomètres, son voisinage est aussi pittoresque que les environs de Chambéry. On y remarque le Mont du Môle, le Mont Saxonnex, le Col du (Chêne) et au lointain une ramification des Alpes -

Malgré la saison d'hiver, je fis encore dans ce pays, une petite excursion nocturne dans de bien drôles de conditions.

C'était au mois de Février à 11 heures du soir, par une pluie torrentielle, que j'eus l'initiative de monter sur le col du Chêne, en compagnie d'un de mes sergents. Nous commençons à peine à côtoyer que nos vêtements étaient complètement mouillés. Nous rencontrâmes des obstacles qu'il fallut franchir à tâtons, des sentiers étroits qui servaient plutôt à l'écoulement des eaux qu'à un passage. Nous montâmes longtemps dans l'eau courante et dans des trous. Le cuir de nos soutiers ressembla bientôt à un velours brun pâle. Après 2 h1/2 d'une marche semblable, nous arrivâmes au sommet du col dans un état pitoyable.

Si quelque bonne âme généreuse nous eut rencontrés dans un pareil endroit à un pareil moment, elle n'eut certes pas hésité à nous donner l'aumône. Nous nous qualifiions mutuellement de fourbes et d'insensés et c'était bien vrai. Nous avions eu chaud et froid et il devenait nécessaire de faire sécher nos effets. Nous allâmes frapper à 2 heures du matin à la porte d'une maison du village de Saint Jean de Tholôme, situé à quelque distance de là, en suppliant d'accorder l'hospitalité à deux pauvres malheureux voyageurs égarés dans la montagne, et qui ne trouvaient plus leur chemin.

En maugréant, mais sur nos instances, on nous ouvrit la porte, on nous alluma un bon feu à l'âtre, et nous nous séchâmes. On nous servit sur notre demande, du pain, du vin, et de la tomme. Sitôt que nos effets furent séchés, nous nous en retournâmes cette fois par le même chemin, en jurant comme maître corbeau que l'on ne nous y prendrait plus.

Nous fîmes aussi quelques petites escapades à la Roche, à Annemasse et à Genève.

Je fus nommé major de 1^{ère} classe le 6 septembre 1869, et quelque temps après, parut une circulaire du ministre de la Guerre, qui autorisait les engagés volontaires ayant 5 ans de service faits, à rentrer, sur leur demande, dans leurs foyers. Je me trouvais précisément dans les conditions de cette circulaire, et je voulus en profiter. Mes parents, à qui je fis part de ma résolution, essayèrent de m'en détourner en me faisant entrevoir une position d'officier, qui pouvait m'arriver incessamment. Ils m'engageaient même de la part de plusieurs personnes à ne pas me retirer.

Toutes ces considérations mises en parallèle avec celles que je faisais valoir ne prévalaient pas les miennes. Il fallut trouver un débouché quelconque. Au mois de Mai 1870, il s'en présenta un pour m'éclipser à merveille du métier militaire.

La Recette des Finances de Bonneville venait de perdre son chef de comptabilité, et comme je connaissais particulièrement le fondé de pouvoir, il me présenta comme candidat, et je fus accepté sans coup férir. Je menai les affaires bon train, et 8 jours après, je faisais mes adieux au beau 21ème. Je me rendis ensuite en Lorraine rendre compte à ma famille de ma prompte détermination, et je rejoignais mon nouveau poste le 5 avril 1870.

J'avais eu bien du mal à quitter le régiment, mon Capitaine qui ne croyait que je dusse me retirer si subitement, ne m'autorisa à présenter ma demande pour mon passage dans la réserve, qu'après m'avoir engagé 3 fois différentes, à réfléchir sérieusement, et encore, après avoir vu ma persévérance, me disait-il, que si je voulais revenir, il s'intéresserait toujours à moi. Je fis mes adieux spontanément et me mis en route, reconduit jusqu'à la Roche par tous les sous-officiers de mon détachement. Mon collègue ne savait pas s'il devait bien me quitter. Nous absorbâmes tous ensemble le verre d'adieu à 2 heures après-midi à La Roche même.

A ma nouvelle arrivée à Bonneville, ma compagnie, que j'avais quittée presque furtivement, avait rejoint l'état major, elle était remplacée par celle de mon ami Janette, devenu mon collègue. Depuis notre départ de Metz, nous avions été longtemps séparés, lui avait été détaché d'un côté et moi de l'autre, de manière qu'on se voyait peu souvent.

Ce fut un bonheur de nous rencontrer, il fut aussitôt question de l'inaugurer. Nous allâmes quelques jours après, en compagnie de l'ami Costa, fêter ce bonheur inattendu au restaurant de La Truite, situé à peu de distance de Bonneville devant l'Arve, entre le mont Saxonnex et le petit mamelon du joli coeur c'était le lendemain de Pâques. Nous fîmes un petit dîner au milieu de cette vallée à 8 heures du soir, éclairés par une simple bougie dressée sur une table, en plein air, que nous avions transportée nous même, à 150 m. au moins de l'habitation. Comme on peut le voir, nous étions quelques fois excentriques dans nos idées. Nous causâmes beaucoup. Nous avions tant à dire, nous mangeâmes bien, et nous bûmes encore mieux. A 9 heures et demie nous levâmes le camp en rétrogradant vers Bonneville, mais nous nous aperçûmes bien que nous avions dépassé tant soit peu les bornes de la bienséance. On me permettra bien, en cette circonstance, de faire un petit aveu, pour lequel je pense qu'on n'y ajoutera pas de commentaire. Sur la route, nous entonnâmes en chœur, tant bien que mal, le chœur de Faust "Gloire immortelle de nos aïeux, etc.. ". A 10 heures et demie du soir nous nous quittâmes avec peine en nous promettant le revoir.

Nous avions, mon ami Janelle et moi, fait peu de courses aventurières ensemble. Nous voulûmes en conséquence récupérer le temps perdu, en portant nos vues sur La Roche, ou pour mon compte je commençais à être bien connu. J'avais eu deux fois l'honneur d'une invitation au bal offert par la municipalité avant mon départ du régiment, ce qui m'avait fait faire plusieurs bonnes connaissances, entre autres M. le Maire, ancien Sous-Intendant militaire, homme très digne, le chef de la fanfare, etc... Inutile de dire que j'avais engagé chaque fois toutes les demoiselles et même les dames et que, pour cette raison, je n'étais plus complètement étranger à leurs yeux.

Ma nouvelle position aux Finances se préparait très bien quand arrivèrent les pourparlers diplomatiques relatifs à la Couronne d'Espagne qui s'offrait au prince Hohenzollern Zigmarringen et qui nous amenèrent fatalement la déclaration de guerre à la Prusse du 17 Juillet 1870.

Je fus immédiatement rappelé à l'activité, et je rejoignis de nouveau le 21ème de ligne après avoir télégraphié au Colonel mon empressement à partir dans le but d'être dirigé contre nos ennemis par la 1ère colonne.

Le mouvement de départ commença donc le 16 Juillet. Je quittais Bonneville le même jour à la minuit et je me rendais à Annecy par la correspondance. J'avais accompagné, 2 heures auparavant, mon ami

Janelle avec son détachement jusqu'au pont du Borne, ou nous fîmes une halte, pressés que nous étions de céder aux instances d'accepter un grand verre d'adieux qui nous était si cordialement offert par nos amis.

Ma première démarche à mon arrivée à Annecy fut de me présenter à mon Colonel. Il me fit connaître la réception de ma dépêche, mais en même temps il me disait qu'il lui était absolument impossible de satisfaire à mes bonnes dispositions, que les ordres du Ministre de la guerre n'étaient pas parfaitement compris, il ne pouvait prendre sur lui d'agir contrairement aux ordres de l'Intendance qui prétendait que les militaires rappelés à l'activité devaient être incorporés au dépôt jusqu'à de nouveaux ordres moins ambigus. Tous les grades de Sergent major étaient occupés. Je le suppliais dès lors de m'accepter plutôt comme simple soldat dans les bataillons de guerre. Il relisait dans ce même moment l'ordre du régiment qu'il venait de signer pour l'établissement de la section hors rang en campagne. "Tenez, dit-il, mon cher, ne pleurez pas. Voilà quelque chose que je puis vous offrir en attendant. Voulez-vous être provisoirement fonctionnaire Sergent-major à la Section?" Certainement mon Colonel ! Alors entendu, dit-il. Il rectifia son ordre en ma présence en substituant mon nom à l'exclusion d'un autre. Je me retirai ensuite en le remerciant.

Allons, me dis-je, pas trop mal réussi, ça va bien, remporter une victoire sur le Colonel, gare aux Prussiens !

Le même jour, je rencontrai mon Capitaine, rue Pilaterie, où nous nous embrassions comme de vieux amis. Diable ! Pensai-je, quelle fraternité ! Il y a 8 mois nous ne donnions pas une si belle accolade.

Du 17 au 23 Juillet le régiment recevait ordre sur ordre, et contre ordre sur contre ordre. Le 24 cependant, le 1er bataillon et d'Etat-major dont je faisais partie se mit en route pour Colmar à 3 heures et demie du matin par la voie ferrée. La population nous accompagna jusqu'à la gare.

Durant ces 7 jours, la Marseillaise était sur toutes les bouches, toutes les musiques civiles et militaires retentissaient de son air, la municipalité conviait nos officiers à des soirées à l'Hôtel de Ville, et offrait généreusement du vin à nos soldats. Les cris, mille fois répétés, de "Vive l'Empereur, à Berlin", se faisaient entendre de tous les côtés.

Dans notre trajet d'Annecy à Colmar, nous eûmes à souffrir de la chaleur, du malaise qu'on éprouvait, serrés que nous étions dans les compartiments avec tous nos bagages, et la soif se faisait sentir. Nos wagons avaient été garnis à l'extérieur de feuillages et de petits drapeaux tricolores, et les chants alternatifs de la Marseillaise, des Girondins, et de la France guerrière étaient poussés chaleureusement par toute la troupe.

Il nous tardait de nous trouver face à face avec les Prussiens, et chacun se promettait, une oreille ou une côtelette de Mr. de Bismark. Le train s'arrêta à plusieurs reprises, à Bourg en Bresse pour faire le café, à Chalon sur Saône pour recevoir de la ville du rhum à l'eau, du tabac, et du vin. Une foule empressée nous acclama. On remarquait cependant des dames au coeur sensible qui pleuraient notre départ et semblaient nous donner à penser à notre sort qui allait nous jeter sans pitié à la gueule du canon. A Montbéliard, même distribution organisée par M. le Maire. La foule, hommes et dames, quitta les quais pour se mêler à la troupe et pour lui adresser des paroles sympathiques pleines d'espoir. A Beaune, grande halte, à Dijon, arrêt de 10 heures à minuit sans quitter la ligne, chant prolongé de "la belle Dijonnaise". A Mulhouse, réception magnifique, distributions de toutes sortes pour les officiers et les soldats. On ne peut trop louer l'affabilité et surtout la cordialité des dames. Dans toutes les occasions, elles ont fait preuve du désintéressement le plus ouvert et du patriotisme le plus inébranlable. Bravo encore aujourd'hui à ces coeurs généreux qui, souffrant et qui malgré les larmes de la fatalité, ont été les premiers à offrir généreusement leurs dons empressés pour la rançon de la France. Ils ont été brutalement séparés de la mère Patrie, mais celle-ci leur tend les bras et leur crie encore au milieu de ses convulsions : "Patience et courage, nous ne vous oublierons pas, nos yeux sont tournés vers vous et nos pensées et nos coeurs seront à jamais pour vous".

Mon bataillon arriva à Colmar le lendemain matin, et séjourna dans cette ville du 25 Juillet au 4 Août. Le régiment était en entier le 26, les bataillons s'étant succédés pour le départ. Comme à Annecy, les ordres et les contre-ordres se croisèrent. On ne savait que penser de ces allées et venues.

Le 4 Août à 9 heures du matin nous devions rétrograder sur Mulhouse. A 12 heures seulement le train se mettait en marche emportant avec lui tout le matériel, chevaux, mulets, bagages, voitures de canti-

nières etc. Nous arrivâmes à Mulhouse à 4 heures après midi. Nous fûmes conduits sans billets chez les habitants par la police qui nous assignait elle-même nos logements. Ce devait être pour peu de temps.

A 9 heures du soir, le clairon sonnait la marche du régiment par toute la ville. C'était pour rejoindre notre brigade, la 1^{ère} de la 1^{ère} division du 7^{ème} Corps d'Armée, Général Douay. La position que celle-ci occupait était sur le plateau de Froeschwiller. La population nous conduisit à la gare en nous encourageant. Nous eûmes de la peine à nous séparer d'elle, nous en conserverons tous, le meilleur souvenir de patriotisme.

Le lendemain, 5 Août à 8 heures du matin, nous étions à Reichshoffen¹.

Pendant ces divers mouvements, nous avons appris l'entrée des troupes françaises à Saarbrück. Mais en arrivant à Reichshoffen, nous apprîmes la prise de Wissembourg, la lutte héroïque de l'armée française contre les forces amoncelées des Prussiens, la défaite qui en avait été la suite et la mort glorieuse du Général Douay.

Il ne nous était pas possible de croire que nous avions été battus même avec des forces moindres, mais nous allions pouvoir nous en convaincre.

Le 10^{ème} de ligne, qui avait eu une part glorieuse dans la bataille de Wissembourg s'était, après la déroute, reformé à Reichshoffen avec ce qu'il lui restait d'hommes valides. Il passa bientôt près de nous rejoignant les débris de sa division. Comme il était désorganisé ce pauvre régiment ! Sa tête de colonne avait disparu, un seul officier supérieur était resté debout, mais démonté. Il y avait encore 4 ou 5 officiers et 250 à 300 hommes dont plusieurs portaient sur leurs effets la trace des projectiles. Ils n'avaient plus de bagages, plus de sac, plus rien absolument que leurs armes. Leur physionomie inquiète ne nous rassurait pas.

Nous les interrogeâmes. Un sous-officier nous répondit que le nombre des victimes était grand, que les ambulances étaient remplies de leurs blessés, et qu'ils avaient dû abandonner leurs prisonniers dans l'impossibilité qu'ils étaient, de répondre aux forces énormes qu'ils avaient eu à combattre. Mauvaise augure pour nous qui avions à soutenir la lutte prochaine. Nous devions donc, non seulement, ne pas broncher, mais reprendre le terrain laissé la veille aux Prussiens.

Le régiment, après avoir pris le café devant Reichshoffen partit, précédé du 50^{ème} de ligne, prendre position sur le plateau de Froeschwiller. Depuis Colmar nous n'avions pas reçu de vivres, et durant 48 heures nous dûmes nous nourrir par nous mêmes. A Reichshoffen, on avait déjà de la peine à trouver un morceau de pain à acheter. J'allais dans 2 auberges, impossible d'obtenir un peu de bière, tout était absorbé. A Mulhouse même, un jour avant, le régiment s'était présenté deux fois à la manutention et ne put avoir seulement une ration de pain. On commençait à maugréer contre l'administration et avec juste raison. "Encore en France !" disait-on ! Et même plus de boules de son ! Qu'on nous fasse aller aux Prussiens, vite, vite, au moins nous chaparderons. Ici il n'y a pas plan. Le chemin qui mène de Reichshoffen à Froeschwiller est assez étroit, de sorte que les voitures et les bagages qui devaient passer par cette voie devaient marcher l'une derrière l'autre, il eut été difficile, en raison de l'encaissement de ce chemin sur presque tout son parcours, de mettre deux voitures de front, et puis il se présentait des côtes à chaque instant, nos muletiers étaient obligés, parfois d'user de vigueur avec les mulets. Si pour une cause ou une autre une voiture s'arrêtait, toute la suite se ressentait du mouvement, et les imprécations allaient bon train.

Nous arrivâmes enfin à la position qui nous avait été assignée devant Froeschwiller, sur la hauteur d'où l'on commande, à droite et devant soi, la plaine qui se trouve sur le flanc droit du village de Woerth sur Sauer. La gauche de la position qu'occupait le 21^{ème} était presque en face du château du baron de Turckheim, à une distance d'environ 2 Km nous avions par conséquent derrière nous, et dans une direction oblique à gauche, le village de Niederbronn.

La nuit arriva, et nous avons ordre de ne pas dresser nos petites tentes abris. A 11 heures du soir, les feux de bivouac prussiens s'apercevaient dans les bois, dans la direction de Soultz-sous-forêt, nos grand-gardes n'étaient qu'à une courte distance des leurs. Ils voyaient aussi nos feux, l'armée française s'attendait à une attaque nocturne.

¹ Voir en annexe le déroulement de la bataille de Froeschwiller-Woerth, également appelée bataille de Reichshoffen

Toute la nuit nous fûmes arrosés d'une pluie torrentielle. On s'abrita d'abord sous les arbres et dans les bois qui nous environnaient, mais il fallut bientôt y renoncer. Les arbres n'étaient pas un abri, on se cacha dès lors sous les voitures, mais les eaux pénétraient partout, si bien que nous dûmes nous étendre sous les véhicules, et nous coucher dans la boue. C'était peu commode, mais on était à couvert.

Nous n'eûmes pas une minute de sommeil.

A 3 heures du matin, la pluie avait cessé de tomber. Nous dûmes allumer nos feux de nouveau pour nous sécher, car nous étions trempés jusqu'à la chair, et nos effets avaient une légère couche de boue. Mais, comment faire du feu ? Tout le bois que nous trouvions était mouillé. Après avoir eu mille peines, les flammes se montrèrent cependant, grâce toutefois à une botte de paille que nous avions été chercher à Froeschwiller nous entretenîmes dès lors un feu ardent.

A 5 heures du matin, nos bagages se replièrent sur Niederbronn, et une heure après, les Prussiens nous attaquèrent dans nos positions. Une compagnie de mon bataillon se déploya en tirailleurs, la lutte s'apprêtait.

L'artillerie Prussienne tonnait de tous côtés, et la mitraille nous atteignit bientôt. Les tourbillons de fumée s'agitaient en l'air, et formaient un brouillard épais, l'odeur de la poudre, la fusillade intense qui nous assourdissait, l'affaissement des morts et des blessés, le son retentissant du clairon, les Hourras des Prussiens faisaient un tableau navrant.

Nous n'avions que 33.000 hommes à leur opposer jusqu'à 10 h. du matin, heure à laquelle devait paraître le Général de Failly avec un corps d'armée de 30.000 hommes. On les attendait et ils n'arrivaient pas. Nos forces s'amoindrissaient, et nous n'avions pas de réserve, les Prussiens nous combattaient avec 90.000 hommes.

Jusqu'à vers 11 h 20, nous les repoussâmes pied à pied, nous devions les culbuter si le renfort nous fut parvenu. Nos mitrailleuses fauchaient leurs rangs sans pitié, on les voyait sauter comme des pantins, mais leurs rangs n'étaient pas plutôt éclaircis, que les vides étaient comblés. Bientôt le sol se joncha de cadavres des deux côtés. Derrière nous les infirmières ramassaient les blessés, les soeurs de Charité les pansaient, les chirurgiens coupaient un bras à l'un, une jambe à l'autre.

Des chevaux épouvantés galopaient dans tous les sens. J'en vis un qui fuyait tout ensanglanté, ayant encore le bras de son cavalier suspendu à son bridon, un autre fut arrêté subitement dans sa course effrénée, par un obus qui lui fracassa la tête.

Les blessés qui pouvaient se traîner, montraient leurs blessures béantes et leurs effets teintés de sang. Un malheureux zouave tenait de sa main, sa joue en lambeaux et paraissait avoir la mâchoire labourée, de tous côtés on voyait des amas de sang.

Mon bataillon perdit beaucoup de monde, les officiers ne furent pas épargnés. A midi et demi, nos rangs étaient tellement clairs sur toute la ligne, que la position n'était plus tenable, et les munitions allaient faire défaut, il devenait urgent de se replier et battre en retraite.

Le village de Froeschwiller était en flammes.

L'aile droite, qui était la plus endommagée devait se replier vers Reichshoffen, mais hélas ! Cette héroïque armée française, ainsi démoralisée, ne savait plus battre en retraite. Elle se dispersait en désordre, les officiers et les sous-officiers qui voulaient la rallier ne purent y parvenir que si imparfaitement, que cette retraite n'était plus qu'une débâcle complète. Les Prussiens nous poursuivaient, et nous fuyions à leur approche.

Pendant cette déplorable catastrophe, nos bagages ne pouvaient regagner assez vite Reichshoffen et Niederbronn, les débris de l'armée française les eurent bientôt atteints. Les chemins étaient encombrés par les voitures des équipages, les caissons d'artillerie, les canons, la cavalerie et.. Tout était pêle-mêle, et se dérobait à fond de train, les (Turcs) dans leur langage faisaient un tapage désordonné. Ils étaient courroucés de dépit, ils ne pouvaient digérer une pareille secousse. Ils se retournaient à chaque instant pour reprendre l'offensive. Les voitures des cantinières qui avaient voulu échapper à la cohue partaient à travers les champs, les roues s'enfonçaient dans le sol détrempé par la pluie de la veille. Les chevaux, eux-mêmes, ne pouvaient

avancer qu'avec beaucoup de peine. Il fallait démarrer les véhicules, et les Prussiens nous poursuivaient toujours.

Quelle pagaille ! Quelle détresse ! O Valeureuse, mais infortunée Armée Française, dans quel abîme te conduisait, le 6 Août, ton souverain incapable, qui pour consolider son trône croulant, te livrait impitoyablement au hasard de la guerre, t'arrachait peut-être au bras d'une mère ou d'une épouse que tu chérissais, pour perdre la gloire et la grandeur de tout un peuple, le prestige de sa vaillante armée, en ensevelissant la nation toute entière dans le deuil et l'humiliation !

Ce n'était pas tout :

Les habitants, les mères désolées entraînant leurs enfants fuyaient à toutes jambes de leurs demeures, les larmes coulaient sur leur visage abattu, des vieillards appuyés sur leur bâton, s'efforçaient en vain de s'échapper. Ils semblaient nous dire que nous les abandonnions à l'invasion, et maudissaient le nom de celui qui les livrait ainsi au joug de l'étranger.

Nous arrivâmes à Niederbronn où la panique était à son comble, le même tableau se développait à nos regards. J'aperçus, à quelques pas de là, un groupe d'une trentaine d'hommes, ayant à leur tête un sergent major, je reconnus de suite le numéro de mon régiment. Je l'appelai et il me répondit. Nous allâmes tous deux à l'encontre " Battus sur toute la ligne " me dit-il, " tout est perdu, voilà peut être tout ce qu'il reste d'hommes du bataillon. Mais où allons nous ? ", " Je n'en sais rien, lui dis-je, on fuit en désordre dans toutes les directions, sans avoir de point de ralliement. Les officiers d'état major s'échappent à bride abattue, sans dire un mot "

Je le perdus bientôt de vue dans la mêlée. Lorsque nous eûmes passé le village de Niederbronn, la prévôté arrêta tous les soldats qu'elle rencontra sur la route de Reischoffen pour former une escorte des bagages qui devaient (filer) sur la route de Haguenau. Je me trouvai seul de mon bataillon avec un sous-officier et trois ou quatre hommes. Nous résolûmes de ne pas nous quitter un seul instant. Un capitaine de gendarmerie courut à moi pour me confier le commandement de l'arrière-garde des voitures en me prescrivant de m'entourer du plus grand nombre d'hommes possible, et de les sommer au besoin de ne pas aller plus loin. Je fis tous les efforts possibles pour former une petite arrière garde. A peine puis-je contenir une quinzaine d'hommes. Ainsi démoralisés, il était difficile de les tirer du désordre. Ils se disaient déjà trahis, et quant à la discipline, beaucoup se faisaient peu de scrupules de la fouler aux pieds. Ils suivaient donc le courant général qui était la fuite.

La cavalerie et l'artillerie qui se retiraient sur Haguenau ne pouvaient passer ailleurs que sur la route, les voitures en désarroi qui s'y trouvaient gênaient considérablement la retraite. La prévôté dut les faire ranger dans une prairie à droite de la route, afin de laisser le passage libre, au moins à l'artillerie. Durant les quelques minutes que celle-ci se mit à opérer son mouvement de retraite, les Prussiens, qu'on disait arrêtés à une distance qui ne donnait rien à craindre, étaient à la piste et surveillaient attentivement nos moindres mouvements.

Les bagages ne se remettaient pas plus tôt en route, que l'on apercevait un défilé de cavalerie sur la hauteur du bois qui domine Reischoffen, et qui commande la route de Haguenau à un demi-kilomètre de celle-ci et à 700 mètres du village.

"Ne tirez pas", nous cria un officier d'artillerie, "Ne tirez pas, ce sont des Français"

Mais bientôt cette cavalerie, qu'on pouvait en effet confondre avec la cavalerie Française, et qui n'était autre chose qu'un escadron de lanciers Prussiens qui descendait de cette hauteur en chargeant sur nous. Il n'y avait plus à douter, c'étaient des Prussiens qui nous prenaient au piège.

Devant une alerte si brusque les quelques hommes qui composaient l'escorte des bagages, si on peut appeler cela une escorte, perdirent en grande partie leur sang-froid, et abandonnèrent ceux-ci en prenant de nouveau la fuite.

"Tirez, tirez !" criai-je à ceux qui n'avaient pas déjà battu en retraite " Tirez "

Nous devions, nous aussi, battre en retraite, car il était matériellement impossible d'arrêter un escadron de lanciers avec une poignée d'hommes plus ou moins ahuris par une alerte semblable. Nous étions, conséquemment, dans l'impossibilité absolue de préserver nos bagages et les richesses qu'ils contenaient. Les muletiers qui faisaient des efforts surhumains pour sauver leurs voitures ne pouvaient nous être utiles. Il fallait donc éviter ou une mort certaine, ou se faire sabrer mal à propos.

Nous déchargeâmes quelques coups de fusil tout en prenant la retraite par la route de Reischoffen, au pas de course. Il devenait urgent de se précipiter, la cavalerie prussienne nous poursuivait à 25 pas en nous enlevant nos voitures de bagages à coups de sabre.

Nous dûmes, pour éviter ces coups, abandonner la route et prendre à travers les champs de pommes de terre, tout en obliquant vers Reischoffen. Nous devenions, par ce moyen débarrassés, et plus à même de descendre quelques cavaliers. Mais à cet avantage se présentait le funeste inconvénient d'enfoncer profondément dans la terre encore mouillée, et de faire ainsi une course forcée sur un espace d'au moins 3 hectomètres. Pour mon compte, je crus un instant rester enseveli dans ce terrain, je perdais haleine. A bout de forces nous atteignîmes les premières maisons du village. Les habitants affolés redoutaient de nous y donner refuge. Nous trouvâmes la porte d'une écurie ouverte, nous y entrâmes ! Lorsque nous nous y comptâmes, nous étions 9.

Si nous étions en sûreté pour le moment, nous n'étions pas sauvés, il était de toute nécessité de nous rendre compte de notre pénible situation. Nous devions nous prémunir contre une invasion de notre retraite

La porte d'entrée de cette écurie, donnant sur le derrière de la maison, fut lestement barricadée avec une échelle, des fourches et des pelles à fumier qui se trouvaient sous notre main. Il se trouvait aussi une porte qui donnait issue sur la cuisine. Je parcourus à ce moyen la maison cherchant quelqu'un à qui je pusse faire connaître notre réduit. Je trouvai précisément le propriétaire.

" Oh ! Mes enfants, nous dit-il, ne restez pas là, si vous voulez me préserver, montez vite au grenier à foin, car les Prussiens sont dans le village, ils fouillent toutes les maisons. S'ils découvrent des soldats français, ils nous fusillent ou nous emmènent et vous serez faits prisonniers. Mon Dieu ! Montez vite, cachez vous bien je vous en prie, il y va de ma vie. Ils ne tarderont pas à venir ici. Vous vous enfoncerez bien dans la paille. Ah mon Dieu, nous sommes perdus ! "

Nous montâmes doucement mais rapidement les escaliers qui conduisaient au grenier. Nous n'étions pas plus tôt arrivés que les Prussiens se faisaient entendre. Ils entraient à la maison, le pistolet au poing, chassant grossièrement ceux qui s'y trouvaient. Ils regardèrent partout et montèrent au grenier.

À ce moment, notre commune pensée était que s'ils nous découvraient, nous tombions inévitablement dans leurs griffes, et il faudrait nous résoudre. Ils parcoururent le grenier et dérangèrent quelques bottes de paille. S'ils montent sur le tas de foin, pensais-je, et qu'ils viennent à marcher le long du mur où nous sommes enfouis, ils découvriront notre gîte fugitif, et nous sommes pris.

Ce fut tout, ils descendirent les escaliers sans plus de recherches. Cette fois nous échappions encore. Un quart d'heure après cette perquisition, le propriétaire vint nous faire connaître que plusieurs de nos camarades avaient été pris chez l'habitant où ils étaient cachés.

"J'ai de la chance, dit-il, et vous aussi. Ils ne vous ont pas découverts, "Tant mieux!"

"C'est tout de même heureux, lui dis-je, mais il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons pas vous compromettre plus longtemps. Il nous faudra nous évader.

" Oh ! Mes amis, vous êtes trahis, les Prussiens arrivent de tous côtés et l'armée Française est loin de revenir "

"Mais enfin, lui dis-je, en nous dépouillant de nos effets militaires, nous pourrions risquer de passer les lignes d'investissement. "

"J'en doute fort, expliqua-t-il, ils arrêtent tout le monde qu'ils rencontrent, quels qu'ils soient "

Ce pauvre homme n'avait pas d'effets à donner, disait-il, et surtout que nous en voulions tous.

Une ambulance était établie à peu de distance de là. Nous résolûmes de nous y rendre en évitant de nous faire apercevoir. Il fallait pour cela traverser les jardins et marcher en rampant sur le ventre.

A ce moment nous avions grand faim, puisque nous n'avions rien mangé depuis deux jours et demie. On nous fit cuire quelques pommes de terre à l'eau avec du lait caillé que nous mangeâmes avec une avidité presque gloutonne.

Nous nous rendîmes ensuite clandestinement à l'ambulance sans être remarqués. Nous apprîmes aussitôt qu'elle ne contenait que des soldats français. Un poste de Prussiens qui était à 50 mètres de là surveillait les allées et venues. Des visites fréquentes étaient faites par eux. Comme ils ne nous avaient pas vu entrer, notre présence se trouvait dissimulée. Chaque fois que l'on les voyait arriver, on s'enfonçait dans un hangar qui servait d'atelier de tonnelier. Ce hangar était tout proche de l'ambulance, et les Prussiens n'y venaient pas voir.

L'ambulance offrait un tableau bien triste, la vue de tant de sortes de blessures soulevait facilement le coeur. Il fut entendu que nous passerions la nuit en cet endroit, et que, le lendemain de bonne heure nous tenterions une évaison.

C'était notre seule ressource. Il était clair de voir que nous allions nous jeter dans les chaînes de nos ennemis, puisque nous avions tous été contraints de garder notre tenue de soldats français, mais il nous restait un espoir, bien précaire il est vrai, c'est qu'il ne nous paraissait pas non plus radicalement impossible de nous éclipser. Nous nous abandonnâmes donc au hasard.

Dès le grand matin, nous quittâmes l'ambulance sans être aperçus. Une sentinelle placée à 150 mètres de là nous vit passer, mais elle se contenta de s'arrêter pour nous regarder.

Presque au même moment, débouchait en silence, par une rue étroite qui donnait accès sur la route de Haguenau, où nous nous trouvions, un convoi de prisonniers Français de toutes armes.

" C'en est fait avec nous dis-je, nous sommes pincés ! "

En effet, l'officier qui commandait ce détachement nous avait remarqué au même instant.

" Soldats français, cria-t-il, prisonniers te guerre, Halte ! ". Un coup de lance au coeur ne nous eut pas fait plus de peine, j'allais timidement au coup fatal redouté depuis si longtemps.

Il n'y a plus rien à faire, pensais-je, il faut rejoindre nos infortunés camarades. L'officier qui était un lieutenant de Uhlans nous fit placer sur un rang, nous ordonna de déposer nos armes, nos couteaux et tout ce qui pouvait être considéré comme une arme. Nous n'avions que des couteaux à lui donner, nos armes, nous les avions laissées dans la maison qui nous avait servi de refuge. Elles avaient été cachées soigneusement dans un endroit que nous avions indiqué avant de faire notre retraite.

" Soldats français, nous dit-il ensuite, vous connaissez les lois de la guerre. Si l'un d'entre vous tente de s'évader, fusillé, tout de suite. Si vous êtes soumis, on ne vous fera aucun mal ? Avez-vous compris ? "

" Oui mon lieutenant " fut notre courte réponse.

" On va vous donner du pain dit-il, fous afez faim ché crois ? Vous étiez à Froeschwiller, n'est-ce pas, Combien étiez vous de soldats ? 35000 mon lieutenant, répondirent plusieurs.

" Ché né crois pas, vous étiez plus de 35000 hommes "

" Si nous avions été plus, mon lieutenant, lui dis-je, alors, vous ne seriez pas ici, ni nous non plus "

" Oh ! ché né crois pas "
Ne crois pas si tu veux, pensais-je
" Nous, dans 15 jours, ajouta-t-il, nous sommes à Paris"
" Jamais vous n'y serez " riposta un zouave.
Et il piqua son cheval en avant.

Quelques instants après, le détachement de prisonniers qui avait fait halte un moment pour nous recevoir, se remit en marche vers l'Allemagne. Quelle tristesse se peignait sur tous les visages, nous étions, en effet, les échappés à la mort, les braves, domptés dans la lutte. Nos rangs étaient encadrés et serrés de près par une haie de cavaliers, le pistolet au poing, et dont les chevaux nous marchaient quelques fois sur les pieds, en nous caressant plus ou moins souvent à leur abdomen. Nous arrivâmes bientôt devant le champ de bataille de Froeschwiller. Quelle monotonie deux jours après le combat. On voyait encore çà et là des soldats étendus, attendant leur sépulture, des débris d'armes et d'armures de toutes sortes cassés et brisés, des sacs abandonnés en quantité, des amas de sang épars de tous côtés, des roues de voitures encombrant les chemins, des effets de toute façon jetés à droite et à gauche, des chevaux abattus les 4 pattes en l'air, gonflés et déjà couverts de grosses mouches, un terrain ravagé, des (ririttes) abîmées, des arbres déchirés etc...Ajoutons à cela l'odeur infecte qui régnait et nous aurons un tableau navrant et répugnant à observer.

À la suite de ce tableau, nous traversâmes le village de Woerth, transformé en ambulances, les maisons portaient presque toutes la trace des projectiles, des murs étaient troués, des vitres cassées, des toitures percées, des voitures de blessés stationnaient les unes derrière les autres.

Les habitants au regard désespéré venaient nous serrer la main, mais la chose n'était pas facile, le mot de "vorwärts" était aussitôt lâché. A la nuit tombante, nous arrivâmes à Soultz-sous-Forêt. On nous conduisit dans la cour de l'église, où il fallut passer la nuit. On nous fit occuper la place de l'orgue, nous fûmes obligés de nous étendre les uns sur les autres, dessus et dessous les bancs. Cette pauvre église était remplie de blessés couchés sur la paille. Quelques uns avaient des blessures très graves puisqu'il en mourut deux dans la nuit. Les dames, les soeurs de la Charité, les chirurgiens français et allemands avec le brassard de la croix de Genève allaient et venaient, prodiguaient leurs soins ...

Le lendemain (10 août), nous étions dirigés sur Wissembourg. Nous y arrivâmes à 11 heures du matin. La citadelle était occupée par les Prussiens et son pavillon était à l'état de ruines. On nous fit chômer jusqu'à 4 h du soir, ensuite on nous emballa dans des wagons à bestiaux vers l'Allemagne.

Les dames à Wissembourg nous prodiguèrent des vivres de toutes sortes, du vin, du tabac etc., et nous accompagnèrent jusqu'à la gare malgré la défense des Prussiens qui se servaient de la baïonnette à leur égard. Une pauvre dame a été sur le point d'être traversée par un d'eux pour nous avoir demandé des nouvelles de son fils, officier des zouaves. A la gare, elles nous souhaitèrent prompt retour, en répétant à demi-voix "Vive la France "

A Karlsruhe, Stuttgart, Ulm, Augsburg et München, le train s'arrêta en gare. Il faut dire qu'on nous distribua du tabac, des cigares, de la bière, des petits pains anisés et du saucisson.

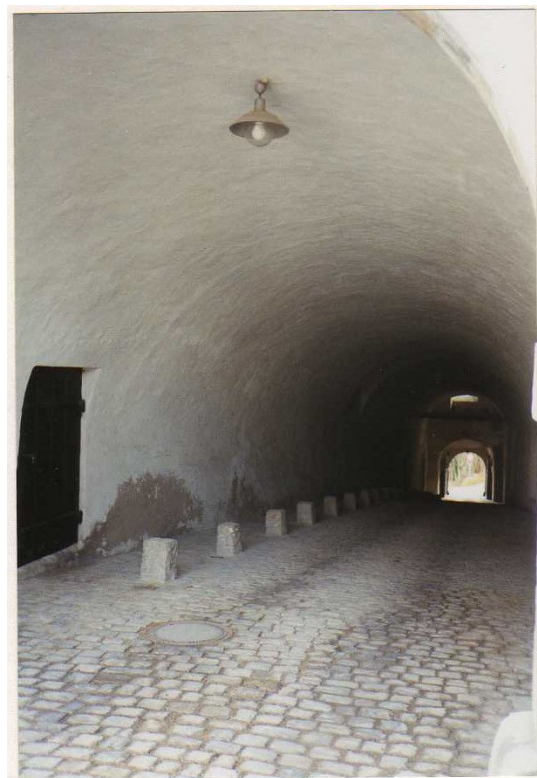
La ville d'Eichstadt, en Bavière, devint notre lieu d'internement. Le train qui nous y amena arriva en gare à 7 heures du soir, le 10 Août par une pluie fine et piquante. De la gare nous fûmes conduits à la forteresse de Willibaldsburg, qui domine la ville. Ce fort n'est pas redoutable aujourd'hui mais, du sommet de ses tours, on découvre tous les environs sur une très longue étendue, et par ce fait, il est facile de prévenir toute menace offensive de la ville. Les remparts très élevés sont solides, mais les murs d'enceinte sont en mauvais état et pas entretenus surtout du côté du Levant. Les boulets lancés par l'armée française lors du siège de Napoléon sont encore attachés aux murs de la tour de droite. A 250 mètres, en avant du village de Marienthal et au nord sur le flanc gauche de la forteresse existe encore une croix de bois conservée intacte, indiquant le tombeau des soldats français tués pendant le siège.

La ville d'Eichstadt est bâtie dans le fond d'une vallée entourée de collines arides et de bois de sapins. Elle est naturellement défendue par ces limites. Le Prince Eugène de Beauharnais y possédait jadis une jolie propriété très étendue dont le rachat a été fait par la ville, il y a seulement quelques années. Cette propriété sert aujourd'hui de promenade publique. Il existe dans le bois des roses, sur la route d'Eichstadt à In-

golstadt, un rocher sur lequel une inscription a été incrustée à sa mémoire par les habitants d'Eichstadt en signe de reconnaissance .

Le fort de Willibaldsburg est détaché de la ville, à une distance de 7 à 800 mètres. Un chemin particulier créé sur le flanc gauche d'une petite colline y conduit en droite ligne. La construction remonte à plusieurs siècles sous l'épiscopat de l'évêque Willibald".

A l'entrée de la forteresse est une longue voûte, très sombre, à l'issue de laquelle on pénètre dans une cour dont la longueur mesure près de 150m sur une largeur d'environ 20m.



L'issue de la voûte est au visible au fond sur cette photo

Les bâtiments élevés sur la voûte sont spécialement affectés à l'hôpital, aux logements des officiers et aux salles disciplinaires. Il existe aussi un petit magasin d'artillerie dont l'accès se trouve dans le jardin situé à côté des bâtiments qui regardent le village de Marienthal. A l'extrémité Nord de la cour, sont les bâtiments servant de caserne à la troupe.

On y arrive par la 2ème cour, séparée de celle ci-dessus décrite, par une porte à deux battants.



La porte à 2 battants est au fond au gauche du véhicule



cour

La muraille qui soutient la

L'entrée des chambres des soldats, se trouve à gauche sous une ligne d'arcades,



Vue de la 2^{ème} cour, après la porte à battants (maintenant tourniquet pour touristes)



Dans la cour, vue sur Eichstadt par les grilles

les chambres sont vastes, hautes et bien éclairées, les corridors sont aisés et spacieux, un escalier très commode conduit aux 1^{er} et 2^{ème} étages. Dans l'angle supérieur gauche presque sous la tour, se trouve un puits profond duquel on tire l'eau à l'aide de 2 roues d'engrenages très solides mues par une grande manivelle, et surmonté d'un arbre autour duquel se roule et se déroule à la fois une corde très épaisse. À chaque bout de celle-ci on fixe un grand seau de la capacité d'à peu près 1 hectolitre. L'un de ces seaux est vide et l'autre plonge dans l'eau, et en même temps que l'un remonte, l'autre descend. Comme on voit c'est un mouvement alternatif qui s'exécute en tournant tantôt la manivelle à droite et tantôt à gauche.

Les deux tours sont espacées de 20 m. Elles sont garanties de la foudre chacune par un fil conducteur dont la pointe s'élève 5 ou 6 mètres au dessus des créneaux existants sur la plate-forme. Les tours ont bien 25 mètres d'élévation au dessus de la cour et la cour peut mesurer une hauteur de 40 mètres au dessus du niveau du sol. Leur construction est toute en pierres taillées.

Les bâtiments élevés en face de ceux de la troupe sont occupés par les cantines, les cuisines et les ménages des soldats mariés.

Dans la 1^{ère} tour du côté faisant face au village de Marienthal se trouve tout un corps de bâtiments servant de remises de la hauteur de 1 étage seulement, ce corps de bâtiment est sur le prolongement d'une petite construction plus élevée, surmontée d'une tourelle placée dans l'angle regardant la ville.



En bas à gauche, l'entrée du corridor bas de plafond

En haut le toit de la tourelle

C'est cette petite construction qui fut mon réduit pendant 8 mois, concurremment avec 8 autres sous-officiers infortunés comme moi.

Voici la description succincte de notre chambre à réflexion.

Pour enfiler le corridor qui y conduit, il faut bien se pénétrer qu'il est indispensable de baisser la tête, afin de ne pas se briser le sommet contre le haut du portail.



Au bout de ce corridor se trouve une petite chambre de forme irrégulière, mesurant 5 mètres de long sur 4 mètres de large et 3 de hauteur.

Des embrasures ont été pratiquées dans une épaisse muraille humide pour le placement de deux fenêtres, l'une donnant sur la ville, et l'autre sur le mur d'enceinte.



On distingue parfaitement les 2 fenêtres dans la tourelle

Dans un coin, se trouve un poêle en faïence scellé à la muraille. Le foyer par lequel on peut seul l'allumer se trouve ouvert de l'autre côté du mur. C'est dire qu'il faut être hors de la chambre dans un petit avant-foyer construit à dessein.

Les meubles se composent de 2 petites tables bureaux et 3 chaises en bois. Le plus beau décor est la paille que l'on a donnée à chacun de nous et qu'on a eu soin de courber de deux pour avoir un peu d'aisance sans trop se coudoyer. Cette paille au corps rétif a besoin d'être souvent domptée, la rigueur est le seul remède pour l'empêcher de se redresser, elle a donc été plus d'une fois broyée. Voilà notre installation.

Voyons celle de la troupe proprement dite.

J'ai dit plus haut qu'au débouché de la voûte obscure par laquelle on fait son entrée dans Willibads-burg, on arrivait sur une cour.

Arrêtons-nous à ce débouché.

A droite se présente un petit chemin en pente rapide qui traverse diagonalement quelque terrain qu'on ne peut appeler qu'un vieux jardin, pour aboutir sur le mur d'enceinte,



il tourne ensuite à droite et devient ruelle pour séparer deux petits corps de bâtiment d'un étage.

Eh bien ! Les 2 corps de bâtiments sont leur refuge. L'intérieur ressemble à un vieux hangar abandonné ou plutôt à un vieux manège ; Des planches vermoulues sont suspendues pour le placement des effets de ceux qui en ont, de la paille étalée le long et contre la muraille leur a servi de couchage pendant toute la durée de leur internement.



fois
vermine.



Cette paille renouvelée quelques
cependant ralliait bientôt ce qu'on appelle la
Il fallait alors livrer à celle-ci un combat à
outrance.

On va me demander maintenant quelles pouvaient être nos occupations, à nous, pauvres captifs sur une terre étrangère, éloignés de notre patrie en pleurs, surveillés pas à pas. On voudra savoir aussi quelle était notre nourriture, si nous étions vêtus, si nos hôtes s'occupaient de nous, si nous avions des communications avec la France. On sera curieux de connaître les habitudes d'outre-Rhin, les mœurs des habitants, ce que l'on pensait alors de nos désastres et de nos revers continuels, en un mot on nous adressera mille questions. J'ai compris l'impatience avec laquelle on désirait connaître cette vie nouvelle, c'est pourquoi je vais répondre clairement et surtout fidèlement. Je laisserai sous silence les choses insignifiantes sans trop m'étendre sur les points principaux.

Les premiers jours de notre captivité furent bien monotones et surtout bien longs. On se faisait question sur question, chacun faisait son récit sur la manière dont il a été pris. Un groupe se formait vite, les "Si" et les "Mais" se croisaient sans cesse, une discussion chaleureuse s'engageait, les Prussiens se faisaient détruire, et la délivrance des prisonniers s'en suivait. Hélas, le coup de filet de Sedan se préparait en même temps pour déjouer tous nos plans.

Pour ma part, j'étais encore à me demander si mon internement n'était pas un rêve, j'avais bien vu depuis mon départ pour l'armée une succession d'événements, mais il me semblait incroyable d'être relégué en pays ennemi.

En effet, le changement qui venait de s'opérer, n'avait-il pas été presque aussi subit qu'un changement de décors ?

Je demeurai 8 jours dans l'inaction la plus complète, soucieux, pensif et rêveur, l'esprit sans cesse tourmenté de ce que faisait l'armée française dont on n'entendait plus parler. L'invasion étrangère atteignant mon pays, je ne savais que penser sur le compte de mes parents qui devaient eux aussi avoir à supporter les charges de nos désastres. Je les voyais mis à contribution, acquiescer forcément aux réquisitions.

Et puis, j'avais toujours devant les yeux le champ de bataille de Froeschwiller et notre malheureuse déroute. Voici ce qui m'occupait sans cesse pendant les 8 jours au bout desquels la correspondance avec la France nous fut permise.

J'écrivis alors dans toutes les directions. Cette correspondance, quoique longue, fut habilement expédiée mais après tout les réponses n'arrivaient pas vite. L'anxiété était donc grande dans les intervalles et encore, nos lettres arrivaient-elles ? Elles étaient lues avant tout par les autorités allemandes qui les interceptaient s'ils le jugeaient à propos.

Enfin quelques unes firent leur apparition 15 ou 20 jours après. Quelle joie d'apprendre des nouvelles de la Mère Patrie, oui mais les nouvelles étaient bien insignifiantes. Elles ne contenaient pour ainsi dire rien en fait d'événements militaires. On savait seulement ce que faisaient nos parents, et rien de plus.

Les journées étaient longues, il était nécessaire de ne pas perdre son temps en chimères. Il fallait de l'occupation et surtout de la distraction. J'entrepris l'étude de la langue allemande.

La surveillance des prisonniers était sévère, il ne nous était permis de sortir de la forteresse, qu'accompagnés d'un soldat porteur de son sabre. On comprendra facilement qu'un semblable aide de camp nous faisait honte et que par conséquent on ne sortait qu'à la grande rigueur.

Un repas unique avait lieu tous les jours à midi. Il ne variait guère, le riz, le vermicelle et l'orge en composaient tour à tour le menu accompagné d'environ 250 grammes de viande.

Les sociétés de secours françaises et étrangères nous envoyaient des vêtements, les officiers chargés spécialement de notre surveillance nous en faisaient tant bien que mal la répartition.

Nous apprîmes bien vite la lâche capitulation de Sedan, à laquelle nous ne voulûmes jamais croire, malgré les dépêches officielles allemandes qu'on nous soumettait.

La gazette d'Augsbourg du 5 Septembre rend compte du revers désastreux de la façon suivante :

MUNICH 3 SEPTEMBRE 1870

" Le premier drame du jeu sanglant a fini à Sedan. Il y a aujourd'hui un mois que le 3 Août la marche stratégique a été complète. Le 4 Août, commençaient les opérations offensives par la prise de Wissembourg le 6 Août, la bataille de Woerth et celle de Saarbruck avaient lieu ; le 9 la citadelle de Lutzelburg se rendait, Marsal capitulait et Strasbourg était cernée. Le 16, l'armée de Bazaine voulait changer sa ligne de retraite de Metz à Verdun, et le 18, il était totalement battu à Rezonville et à la Gravelotte et rejeté dans Metz. Toutes les communications de cette place avec Paris étaient coupées. Le 24 Chalons était pris et Strasbourg bombardé, le 26 Vitry se rendait. Le 29, Mac-Mahon, à Beaumont, était battu et rejeté sur l'autre rive de la Meuse. Par la bataille du 30 Août la tentative de Mac-Mahon pour débloquer Metz était anéantie. Le 1er Septembre, par la grande bataille de Sedan l'armée française est repoussée dans la ville. Le 2 Septembre l'armée de Mac-Mahon capitule et l'empereur Napoléon est prisonnier de guerre des Allemands "

N'était-ce pas là une analyse à s'arracher les cheveux ? Pour ceux qui pouvaient le croire ?

Ce ne devait pas être tout, les capitulations successives de Strasbourg, Metz, La Fère, les combats d'Orléans, le siège de Paris, et la capitulation de cette ville ne devaient-ils pas nous saigner le coeur ?

Enfin nous dûmes croire à nos désastres, l'armistice survint et la paix se signa, mais hélas, à quelles conditions !

Il fut aussitôt question du relâchement des prisonniers. C'était la joie se mêlant à la douleur. Les Alsaciens et les Lorrains partirent les premiers, mais le mouvement fut interrompu par les mouvements insurrectionnels de la commune. Désappointement nouveau.

Décidemment, pensait-on, nous laisserons nos os sur cette terre maudite Le 8 Avril le détachement de prisonniers détenus à Eichstadt fut évacué sur Ingolstadt, où se trouvaient déjà plus de 10000 captifs. Les prisonniers avaient là un peu plus de liberté relativement, mais ils logeaient dans des baraques et dans des casemates malsaines. Les forts de Brückenkopf et de Sauterhof qui les contenaient, occupant une grande étendue permettaient aux prisonniers d'y organiser des divertissements de toutes sortes, et même plusieurs petits théâtres.

La ville d'Ingolstadt est située sur la rive gauche du Danube. Elle est entourée de fortifications construites depuis moins de 20 ans. Elle est gardée, à l'avancée par deux forts très conséquents, l'un dans la

direction du Nord-Ouest, l'autre du Sud-Ouest. La distance qui les sépare de la Ville peut être de 3 Kilomètres.

Dans l'enceinte des fortifications, sont les forts de Brückenkopf et de Souterhof, élevés, le premier sur la rive droite du Danube et l'autre sur la rive gauche. La gare du chemin de fer se trouve à 3 minutes du fort de Brückenkopf et sur la gauche de l'entrée principale, placée après le pont du Danube.

Trois tours nouvellement bâties, portant les numéros 103 104 et 118 défendent les ouvrages du fort de Brückenkopf . A côté de ces tours sont des bâtiments servant de logement à la troupe, magasin d'habillement et d'équipement, parcs d'artillerie et magasin du génie. Les trois tours étaient armées de fortes pièces de canon en acier, se chargeant par la culasse.

La cour, qui mesurait une très belle étendue malgré l'emplacement des baraques construites sur 5 ou 6 lignes, était donc favorable à l'établissement des jeux.

Le fort de Souterhof est moins important, la distribution des ouvrages est plus difficile à étudier. Les casemates qu'occupaient les prisonniers dans ce fort étaient d'une très grande humidité, les murailles étaient constamment mouillées, on n'y voyait absolument pas clair. Il n'y régnait jamais qu'un air vicié, puisqu'il n'y avait pour toute ouverture dans chaque casemate qu'une simple embrasure de 0.25 de largeur sur 45 de hauteur, et encore la plupart non vitrées.

Dans un compartiment où 10 hommes auraient à peine été à l'aise, il y en avait toujours 18 ou 20.

On peut se rendre compte facilement du triste état dans lequel on s'est trouvé pendant si longtemps. Heureusement que l'on savait se rendre ingénieux en improvisant toutes sortes de distractions. Les jours de solde, par exemple, ressemblaient assez à une grande foire. On jouait, on buvait, on discutait, on travaillait et on troquait. Plusieurs sculptaient des cannes, des encadrements, faisaient fondre du métal dans de petits creusets, lui donnaient la forme d'une bague, d'une médaille avec dessin etc.

Une école avait été établie pour ceux qui voulaient s'instruire. A l'aide d'une petite cotisation hebdomadaire, on était parvenu à obtenir un matériel. Il s'y trouvait, outre les ustensiles indispensables aux premiers travaux, des livres de sciences et de lecture en langue française.

Le petit théâtre du fronton 115 et celui de la tour 104 ont eu, au début, un vrai succès. Rien n'y manquait que la fraîcheur des décors et des costumes. Les travaux des décors avaient été faits par la troupe elle même, et les costumes loués au directeur du théâtre d'Ingolstadt .

Les foyers des artistes servaient à la fois de magasin et de bureau des billets. Le prix des places était minime, ce qui permettait un accès facile. Il faut dire qu'il n'y avait guère de variation dans les pièces, on voyait souvent jouer la même 2 ou 3 fois par semaine. Celles qui avaient le plus d'attraits étaient : Barbe Bleue, la Belle Hélène, Jean qui pleure et Jean qui rit, Une femme qui se jette par la fenêtre, etc.. Une représentation uniquement pour les dames d'Ingolstadt avait lieu le dimanche et le jeudi. On y remarquait en même temps quelques officiers et même le gouverneur qui n'oubliait pas de mettre son obole dans le tronc placé pour les artistes.

Lorsque l'insurrection de Paris fut vaincue par les troupes du gouvernement de Versailles, le mouvement de départ des prisonniers recommença. Le 11 Juin à 8 heures du soir, je quittais clandestinement le fort de Brückenkopf en me mêlant à un régiment qui n'était pas le mien, et en prenant un nom déguisé. Je devançais, par ce moyen, mon régiment de 8 jours pour la rentrée en France.

Dans tout le parcours de l'Alsace, sur les ponts de chemin de fer, sur les quais, sur tous les passages à niveau, les petits enfants criaient en agitant leurs bras " Vive la France ! " Les parents qui craignaient de faire eux mêmes une manifestation, étaient derrière eux et les encourageaient tout bas.

A Strasbourg et à Mulhouse, les dames qui attendaient les trains de prisonniers à toute heure de la nuit nous recommandaient expressément (d'éviter) toute manifestation, etc., pour empêcher toute altercation avec les Prussiens. Elles n'avaient fait que solidifier leur patriotisme.

Nous arrivâmes à Vesoul le 13 Juin au matin. Là, j'obtins mon congé provisoire, et repartis le lendemain vers Nancy. J'étais enfin débarrassé du joug de la captivité, et pouvais respirer en toute aisance mais il restait encore l'occupation étrangère.

Dans ma famille, il y avait eu du changement. Mon aïeul maternel¹ était mort, une de mes tantes² se trouvait atteinte d'une maladie grave, qui la fit succomber quelque temps après. Je trouvai ma jeune soeur³ malade abandonnée par mon père et dans un chagrin déplorable. Elle se trouvait en effet plus délaissée que moi, quand j'avais dû quitter le toit paternel à 17 ans. J'étais garçon, mais une jeune fille ainsi laissée à elle-même était une chose trop coupable de la part d'un père. Je dus être son soutien, son guide, et son appui, et je fus heureux de faire pour elle ce qu'une paternité barbare osait lui refuser. Le chagrin qu'elle eut de cet abandon prématuré, mêlé à une rechute de sa maladie l'enleva à la vie à l'âge de 18 ans.

Je dois bien mentionner la perte de ma tante Marie en 1868, cette bonne tante qui m'a servi de mère, et qui ne pouvait retenir ses larmes chaque fois que j'allais la voir, tant elle me portait d'affection et était tendre avec moi.

Je demande, puisque mon récit arrive à son déclin, je demande à la Providence de protéger la France, d'éclairer les esprits et de les faire rentrer dans la voie de la régénération. Je demande aussi un rapprochement dans les partis politiques et la fusion en un seul Parti National qui relève la France de ses désastres par le travail. Je remercie sincèrement M. Thiers, Président de la République, et M. le Maréchal Mac-Mahon, d'avoir compris les devoirs qu'ils se sont imposés pour sauver la France

Plus tard, la Patrie Reconnaisante saura immortaliser leurs noms par une gloire immortelle.

NANCY, le 14 Mai 1872

Alexis HENNEQUIN

¹ Claude Antoine Poncet Bijonet

² Laquelle ? pas Marie Poncet Bijonet décédée en 1868, pas Catherine Hennequin décédée en 1891, il y en a donc une autre.

³ Marie Hennequin (1853-1871)

ANNEXE

Bataille de Froeschwiller-Woerth, également appelée bataille de Reichshoffen

Contexte

Après la défaite de Wissembourg, le maréchal de Mac Mahon fut mis à la tête d'un groupement d'armée rassemblant les 1er, 5e et 7e corps d'armée. Il décida de se battre sur la position de Fröschwiller, bien que ses forces fussent dispersées. Le 5 août, il ne disposait que de son 1er corps d'armée qui sera rejoint par la division Conseil-Dumesnil du 7e CA. Il disposait au soir du 5 de ses divisions dans cette disposition :

- 1re division (du 1er CA) entre Nehwiller et Fröeschwiller
- 3e division (du 1er CA) entre le bois de Fröeschwiller et le calvaire de Wörth
- division Conseil-Dumesnil (du 7e CA) entre le calvaire de Wörth et le bois de Niederwald
- 4e division (du 1er CA) du bois de Niederwald à Morsbronn inclus
- 2e division (du 1er CA) en réserve dans le bois de Grosserwald (elle avait été éprouvée à Wissembourg)
- La cavalerie du 1er CA derrière les divisions et une cavalerie de réserve (général de Bonnemaïn) dans le bois de Grosserwald

La bataille

À l'aube du 6 août 1870, une unité de reconnaissance du Ve corps prussien à l'approche de Woerth tombe sur les avant-garde françaises et engage le combat. Les bruits du combat amènent le IIe corps bavarois au nord et au XIe corps prussien au sud à lui porter assistance. Le IIe corps bavarois est intercepté par la 1ère division à hauteur de Langensoultzbach et le XIe corps prussien est engagé par la 4e division au sortir du bois de Kreuzeck.

S'ensuivent une série de combats ponctuels alors que le Kronprinz cherche à faire décrocher ses forces. À Wœrth, le Ve corps dispose d'une forte batterie (108 pièces) qui écrase la 3e division et permet aux Prussiens de franchir la Sauer. Une brusque contre-offensive du 2e régiment de zouaves permettra de les repousser. Au nord, les Bavares s'infiltrèrent dans le bois de Langensoultzbach et doivent en être



extirpés par le 1er régiment de zouaves. Au sud, les Prussiens sont repoussés par le 3e régiment de tirailleurs. Jusque midi, les combats restent indécis.

À ce moment, le Kronprinz, arrivé à Dieffenbach-les-Woerth, décide d'engager le combat et porte l'ensemble de sa force (90 000 hommes) contre les forces de Mac Mahon (45 000 hommes). À 13 h une manœuvre d'encerclement est initiée par le sud et s'achèvera à 17 h par la capture de Frœschwiller. Au sud, les Français doivent décrocher de Morsbronn pour se replier dans le bois de Niederwald. C'est alors qu'eut lieu la charge désastreuse de la cavalerie du général Michel dite « Charge de Reichshoffen. Reichshoffen est un village à l'arrière du champ de bataille où avait été stationné cette cavalerie de réserve. Le bois de Niederwald est alors déjà le lieu de combats et le général de Lartigue ne tarde pas à en ordonner le repli.

Au centre après avoir opposé de brillantes contre-attaques les forces françaises qui ne sont pas renforcées sont contraintes à se replier sur Elsasshausen. C'est alors que se situe la charge de la division de Bonnemaïn. Dans le bois de Frœschwiller le 2e Zouaves oppose une forte résistance au IIe corps bavarois et parvient même à le refouler un moment sur la Sauer mais fini par y être encerclé. Seul un dixième de cette unité en sortira. Plus au nord, la 1re division, réduite d'une brigade entière pour renforcer le centre, ne tarde pas à retraiter.

À 16 h les Français sont refoulés dans Frœschwiller qu'abordent déjà les Allemands. La réserve (2e division) contre-attaque alors en direction de Elsasshausen. Contrairement aux charges de cavalerie, cette contre-attaque se révèle fructueuse, repousse les Allemands en dehors du village et permet de reprendre l'artillerie perdue. Cependant alors qu'ils arrivent à la limite de leur effort les Allemands débouchent du bois de Niederwald et les attaquent de flanc.

Entre temps, l'armée française se retirait du plateau protégée par le 1er régiment de zouaves.

Charges de Morsbronn

Autour de Morsbronn la 4^e division du général Lartigue était en danger d'être tournée par des unités d'infanterie prussienne. Les 8e, 9e régiments de cuirassiers et deux escadrons du 6e régiment de lanciers de la brigade du général Michel furent désignés pour la dégager, et se dirigèrent à vive allure vers Morsbronn. Le terrain était parsemé de vignes et de houblonnières depuis lesquelles des éléments Prussiens embusqués engagèrent le combat. Après avoir bousculé ces éléments, les cuirassiers pénétrèrent dans Morsbronn par le nord, essuyant un feu nourri venant des maisons où les Prussiens s'étaient retranchés. Continuant leur charge, ils arrivèrent à la bifurcation de la rue principale du village. Les uns se dirigent à gauche vers la route de Woerth-Haguenau, la majorité des autres, trompés par la largeur de la rue, s'y engagèrent au grand galop. Se rétrécissant progressivement jusqu'à l'église, cette rue devient une souricière où les cavaliers s'entassaient pêle-mêle et deviennent la cible facile des tireurs prussiens. À leur tour, les deux escadrons du 6e lanciers s'engouffrèrent par le nord dans Morsbronn où ils subirent le même sort que les cuirassiers. En peu d'instant, ces escadrons furent anéantis.

Le général Michel tenta une action de secours, harangant ses troupes : « Camarades, on a besoin de nous, nous allons charger l'ennemi ; montrons qui nous sommes et ce que nous savons faire, vive la France ! ».

Les cavaliers subirent le feu de tireurs embusqués avant d'arriver sur Morsbronn, où trois régiments d'infanterie prussienne se préparaient à marcher sur le Niederwald, plusieurs de leurs bataillons déjà sortis du village. Pris sous un feu d'infanterie nourri, les cuirassiers subirent de très lourdes pertes, mais parvinrent à prendre le village en tenaille.

Alors qu'il tentait de charger Morsbronn, l'escadron de tête du 9e cuirassiers se jeta dans un ravin ; les escadrons suivants, menés par le colonel Guiot de la Rochère, contournèrent l'obstacle. Les cuirassiers parvinrent à pénétrer Morsbronn et le dégager malgré une forte résistance. Après s'être regroupés au sud du

village, la cinquantaine de cavaliers survivants se heurtèrent à une unité de cavalerie prussienne, mais parvinrent à s'enfuir et à rejoindre les troupes françaises à Saverne.

Le 8e cuirassiers, après s'être séparé du 9e devant le centre de Morsbronn, s'avança vers l'Ouest sous le feu de l'artillerie prussienne pour rejoindre la route qui traversait Morsbronn. Culbutant une compagnie de pionniers, le régiment tenta de charger le village, pour y être anéanti par les troupes prussiennes qui s'y étaient fortifiées. Seuls 17 cavaliers parvinrent à se dégager et à retrouver les lignes françaises.